



L'abbé Breuil, la Gironde et les Landes : premières visites, premier séjour (1897-1914)

Julia Roussot-Larroque *

Durant toute sa longue vie, «passablement errante et hors des cadres accoutumés de vie casanière», en Europe, en Asie et plus encore en Afrique, l'abbé Breuil a entretenu des liens privilégiés avec le sud-ouest de la France. Au premier plan, bien sûr, on trouve le Périgord. Ses grottes ornées et ses sites préhistoriques ont été au cœur des deux premiers et plus rudes combats du grand préhistorien, menés de front de 1902 à 1907, et définitivement victorieux : sur l'authenticité de l'art des cavernes, et sur la position ancienne de l'Aurignacien dans le Paléolithique supérieur. Mais dès 1897, avant même son entrée au grand séminaire, le jeune Breuil avait découvert la Gironde et les Landes. Il y avait noué des relations et des liens d'amitié avec quelques figures marquantes de l'archéologie préhistorique girondine et landaise. C'est pourquoi, au début de la guerre de 1914, l'abbé fut six mois l'hôte de Bordeaux et du Bouscat, dans la banlieue bordelaise.

Le temps de la découverte

Au début de juillet 1897, Henri Breuil, âgé de vingt ans, venait de terminer son premier cycle d'études au petit séminaire d'Issy et s'appropriait à entrer au grand séminaire de Saint-Sulpice à Paris (fig. 1). Pour ses dernières vacances en tenue civile, sur le «conseil pressant» de son lointain parent, le géologue et archéologue Geoffroy d'Ault du Mesnil, il voulut visiter «les sites classiques de l'âge du Renne» du sud-ouest de la France : Les Eyzies en Dordogne, les grottes de Gourdan



Fig. 1. - Henri Breuil,
séminariste,
vers 1898 ?

en Haute-Garonne et du Mas d'Azil en Ariège, et aller voir Edouard Piette à Brassempouy, dans les Landes. A son projet, le futur abbé avait rallié son condisciple et ami du séminaire, Jean Bouyssonie, qui découvrira plus tard en Corrèze, avec son frère Amédée, le squelette néandertalien de La Chapelle-

* Directeur de recherche honoraire au CNRS.

Nous tenons à exprimer ici nos vifs remerciements à Françoise Bérard, chef du Pôle documentaire du Musée d'Archéologie Nationale, qui nous a donné libéralement accès à la version dactylographiée de l'*Autobiographie* de l'abbé Breuil et à ses Albums photo. Nous remercions aussi Marc Martinez, responsable de la grotte de Pair-non-Pair, qui nous a communiqué certains des documents photographiques reproduits en illustration de cet article.

aux-Saints. Défavorable au projet, le père de Breuil déclara qu'il ne lui donnerait pas un centime. Le jeune Breuil, encore mineur, passa outre. Sur ses économies, il réunit l'argent d'un billet circulaire de chemin de fer en 3^e classe et de frais d'hôtel éventuels, réduits au minimum par l'hospitalité des familles de plusieurs camarades du séminaire. Son père dut s'incliner, mais lui prédit qu'il allait «être très malheureux dans cet horrible Midi où la cuisine à l'huile et à l'ail régnait.»

Bien au contraire, la découverte du Sud-Ouest fut pour le jeune homme une révélation. «Je n'avais alors aucune culture esthétique ou d'architecture, mais je sentais vivement tout cela, comme la beauté des paysages et des lumières. Sans doute toute l'ancestralité méditerranéenne, inconnue, mais certaine en moi, s'épanouissait au soleil du Midi». Révélation surprenante à première vue, chez ce descendant d'une famille aux racines picardes, champenoises et bourbonnaises, qui depuis sa prime enfance avait vécu à Clermont, dans l'Oise... Dès le premier contact, pourtant, Breuil se sentit homme du Sud. L'arrivée aux Eyzies acheva de le fasciner. «En contemplant, pour la première fois, les étranges corniches arrondies, suspendues comme des champignons d'arbre, des hautes falaises dominant la route menant au village, et, face à Tayac, celles de Gorge d'Enfer et de Laugerie, j'étais envahi par une sorte de stupeur craintive d'être dans une sorte de monde enchanté, mystérieux, presque terrible. Pourtant les gens y vivaient comme ailleurs, dans un petit village où personne ne venait, que de rares voyageurs de commerce, et, de loin en loin, des gens étranges, «sans doute à esprit un peu dérangé» qui fouillaient ici ou là, et puis s'en allaient»¹.

Première visite dans les Landes : Brassempouy, Dubalen et Piette

Pour ce premier voyage initiatique, Breuil ne traversa pas la Gironde, mais s'en fut directement du Périgord aux Landes, rendre visite à E. Piette sur sa fouille de Brassempouy. Edouard Piette (1827-1906), de famille bourgeoise des Ardennes, était venu assez tard à la préhistoire. Magistrat, nommé juge de paix à Eauze dans le Gers, il avait fouillé près de Tarbes des tumulus des âges du Bronze et du Fer et des gisements de «l'âge du Renne»: grottes d'Espalungue à Arudy (Pyrénées-Atlantiques), de Gourdan (Haute-Garonne), de Lortet (Hautes-Pyrénées), du Mas d'Azil (Ariège), et enfin cette grotte du Pape à Brassempouy où il avait découvert en 1894 la célèbre *Dame à la capuche*, en ivoire de mammoth², et où le jeune Breuil désirait se rendre. La relation de l'équipée ne manque pas de pittoresque. Par le train, le parcours le plus court, Les Eyzies-Marmande-Mont-de-Marsan, lui prit tout un jour. Ne sachant où se trouvait exactement Brassempouy, il s'adressa aux autorités municipales montoises. «Ce petit jeune homme maigrichon, avec un

marteau de géologue au côté et de grandes jambières, les amusa prodigieusement». Ils envoient à un conseiller de préfecture, frère du maire de Brassempouy : ce jour de grand marché à Mont-de-Marsan, Dubalen, le préhistorien landais, viendrait peut-être de Saint-Sever ? Pierre Dubalen (1851-1936), né à Montgaillard et mort à Montsoué, en Chalosse, s'était tourné vers les sciences naturelles et l'agronomie après des études de pharmacie. Devenu directeur de la Pépinière départementale, il fut l'un des premiers promoteurs dans le Sud-Ouest de l'utilisation des engrais et de l'introduction de plants de vigne américains et d'hybrides pour lutter contre le phylloxéra. Son intérêt pour la géologie le conduisit à la préhistoire. On lui doit en particulier la définition du Chalossien. Il avait découvert les gisements paléolithiques de Brassempouy, Montaut et Rivière, exploré des mégalithes néolithiques et des tumulus protohistoriques. Fondateur du Musée de Mont-de-Marsan, il en fut conservateur jusqu'à sa mort.

Mais en ce jour de l'été 97, Dubalen ne vient pas au grand marché de Mont-de-Marsan où le jeune Breuil espère sa venue. Cela nous vaut une description colorée du marché, les ânes portant chapeau de paille sur la tête et pantalon aux jambes de devant, les mules «attelées par paires à des traverses en échelles» et les superbes bœufs à résilles anti-mouches, le joug fixé aux épaules. Enfin, non sans mal, Breuil arrive chez Dubalen à Montsoué. «Je me présentai : Je vais à Brassempouy, invité par Piette qui y fouille... ; – «Piette ! Je suis très mal avec lui, il m'a volé la fouille³...! Mais ce n'est pas de votre faute !» – On causa. Dubalen était bon naturaliste ; mes idées... évolutionnistes, mon enthousiasme lui plurent.» Le lendemain, son «voisin et ami de Laporterie⁴, qui fouille avec Piette», vient exprès, de Montgaillard tout proche, pour mener «le petit jeune homme» à Brassempouy. Entre temps, à Saint-Sever, on l'avait présenté à «un grand vieillard aux cheveux ébouriffés et abondants, Léon Dufour». A la grotte du Pape, Edouard Piette accueille «de charmante façon» le jeune Breuil. «On me montra le gradin du vestibule que ne dépassait pas l'assise à statuettes, le coin, à gauche, du magasin d'ivoire décomposé dont il proposait aux dames une tartine de Mammoth, et l'argile glaiseuse du couloir, où l'on fouillait encore et où toute stratification était détruite [...] il m'invita à venir le voir,

1. Breuil, *Autobiographie*, p. 91-92.

2. Piette, 1895.

3. En 1881, Dubalen avait entrepris fouiller la grotte du Pape à Brassempouy, mais Piette l'avait supplanté à partir de 1894.

4. Joseph de Laporterie, archéologue et préhistorien landais, a fouillé entre autres le gisement solutréen de Montaut, en Chalosse ; depuis 1894, il collaborait à la fouille d'Edouard Piette à Brassempouy ; il participera en 1900 aux fouilles de Breuil et Dubalen dans l'abri Dufaure à Sorde.

ainsi que sa collection des cavernes pyrénéennes, à Rumigny (Ardennes), vers la fin des vacances, et le lendemain, Laporterie me ramena à Saint-Sever, d'où je partis pour Lourdes [...]. Mon arrêt à Lourdes fut bref [...]. Cet endroit trop agité ne me plaisait pas trop»⁵.

Vers la mi-septembre, Henri Breuil se rend donc à Rumigny pour cinq ou six jours, à l'invitation de Piette. Il voit ses collections, «admirables vraiment pour l'Eburnéen⁶ de Brassempouy et le Magdalénien, et ses oeuvres d'art : nettement supérieures à ce que j'avais vu à Brive [dans la collection Masséna]. Piette m'exposait ses idées ; ses théories, les bonnes et les mauvaises (que j'ai plus tard discriminées) et me racontait une foule d'anecdotes sur le monde, assez divisé, des préhistoriens»⁷. Ce premier séjour eut une autre conséquence dont Breuil n'aura qu'à se féliciter : «mon aptitude à dessiner à sa satisfaction plusieurs objets difficiles à rendre, et mon habileté à déchiffrer les chevelus de fines gravures sur pierre emmêlées, me conquièrent tout à fait sa bienveillance ; il me fit exécuter ainsi divers dessins à la plume, et à ma stupéfaction, m'en remit, à mon départ, un prix que je trouvais très encourageant. [...] A partir de cette année et pendant les neuf ans qui suivirent, Piette, qui cessa de fouiller⁸, me demanda, chaque automne, jusqu'à sa mort en 1907, de venir passer à Rumigny une petite semaine ; je connus donc, comme personne au monde, toutes ses idées et ses théories, et ses souvenirs de fouille. [...] Il connaissait assez bien – mieux que personne alors – le Magdalénien pyrénéen et, à travers un vocabulaire difficile et variable, en avait exposé l'évolution industrielle et artistique [...]. En fait, à partir de ma visite à Rumigny, en 1897, Piette me considéra comme son élève et je le regardai comme mon maître.» Cela n'empêchera nullement Breuil, quelques années plus tard, de porter un regard critique sur la classification du Paléolithique supérieur de Piette⁹ et sur les théories de son «maître» sur l'art mobilier paléolithique¹⁰ : «ce n'est que vers 1903 ou 1904 que je fus amené, à sa grande fureur, à procéder à cette révision. Ce fut une grosse crise de nos relations. Plus tard, en 1912, je publiai là-dessus un mémoire sans lequel, pour un non initié, les écrits de Piette sont inintelligibles, même à un spécialiste»¹¹. Sur les fouilles de son «maître» à Brassempouy, Breuil n'est pas moins sévère : «la fouille de Brassempouy, presque tout entière de niveau très inférieur à ses autres fouilles, ne fut jamais bien comprise par lui»¹².

Première rencontre avec Daleau et la Gironde : la révélation de l'art des cavernes

L'année suivante (1898) au début des vacances d'été, Breuil, désormais séminariste à Saint-Sulpice, met pour la première fois le pied en Gironde. Il n'y vient pas tout à fait en étranger. On le sait peu, mais par ses grands-parents maternels il avait des liens avec le Médoc. Vers 1853, quand son grand-père Prosper Morio, descendant direct du général-baron d'Empire Morio de l'Isle, avait épousé Adèle François, il était sous-préfet de Lesparre. La mère du futur abbé y était née. «Lesparre, entre le Médoc et les Landes, la Gironde et le grand océan, pays de soleil, de bon vin, d'abondantes palabres. Prosper Morio s'entendait à merveille avec ses administrés ; il était beau, il était grand, il avait la parole aisée, vibrante et sincère. Il réussit sans peine ; alors les landes de bruyères et de brandes s'étendaient comme une mer où la chasse était abondante et libre, les marches pouvaient s'y poursuivre des heures durant, vers Hourtin et ses étangs, où il acheta un lopin de terre broussailleuse, inondée l'hiver, dont, bien plus tard, je l'aidai à se défaire. Un fait qu'il me narra souvent dut aussi contribuer à le rendre sympathique à ses administrés : sur la plage de Soulac, je crois, non loin de la Pointe de Grave, dont il eut à s'occuper à maintes reprises pour tenter d'arrêter les dégâts de l'océan, il lui arriva de sauver une jeune fille que le ressac violent avait entraînée vers le large, alors qu'elle se baignait avec les siens. Prosper Morio était alors un excellent nageur et il adorait ce sport ; il s'ébattait librement au large, ayant franchi les brisants, particulièrement forts ce jour-là ; après une vague plus forte, il entendit les cris de ceux qui lui avaient échappé, et parvint à saisir et à ramener à terre la jeune fille évanouie. Cela lui valut une médaille de sauvetage. Il ne paraît pas, du reste, s'être autrement soucié de la demoiselle. Prosper Morio, peu après son mariage et la naissance de ma mère, fut transféré sous-préfet à Bergerac, ce qui était un bel avancement. Il y «gouverna» avec la même aisance sympathique qu'à Lesparre»¹³.

5. Breuil, *Autobiographie*, p. 97.

6. Du latin *eburneus*, ivoire : désignait la période correspondant à la fabrication des statuettes en ivoire de Mammouth, aujourd'hui attribuées au Gravettien, dans la classification de «l'âge du Renne» (Paléolithique supérieur) élaborée par Piette.

7. Breuil, *Autobiographie*, p. 100.

8. Cette campagne de fouille fut la dernière de Piette à Brassempouy.

9. Breuil, 1906a.

10. Breuil, 1905.

11. Piette, 1907 ; Breuil, 1912.

12. Breuil, *Autobiographie*, p. 96-97.

13. Breuil, *Autobiographie*, p. 14.



Fig. 2. - François Daleau en 1911, dans son bureau de la propriété familiale de l'Abbaye à Bourg-sur-Gironde. (Document communiqué par Marc Martinez).

L'itinéraire du jeune Breuil vers Bordeaux passe d'abord par la Charente. À Ruffec, il rend visite à Gustave Chauvet «notaire protestant, assez érudit, à longue barbe très soignée à double pointe, petits yeux écarquillés sous des sourcils broussailleux, et fort satisfait de lui-même» qui l'accueille «avec une gentillesse un peu prétentieuse» et lui montre «beaucoup de belles choses». La vallée de la Tardoire l'enchanté, «quoi que moins grandiose que la Vézère [...] De là, je gagnai Bordeaux pour aller voir M. Daleau, viticulteur à Bourg s. gironde, sur une petite ligne fort mal desservie. Sur la recommandation de d'Ault et de Piette, il m'accueillit comme un néophyte. Il vivait du vin de ses vignobles, dans la grande maison du Prieuré, avec sa sœur et son frère, tous célibataires. Un bâtiment à part abritait son Musée, où, à côté de beaucoup d'ethnographie exotique et locale, était sa collection paléolithique, purement locale, venant en grande partie de ses fouilles de Marcamp [*sic*], à la grotte des Fées, magdalénienne, et à celle de Pair non Pair, aux parois gravées (fig. 2). Il m'y conduisit avec son petit tonneau et son poney, car il était boiteux de naissance¹⁴. Quoique bordelais, c'était un homme parlant peu, et jamais pour ne rien dire. Très méticuleux observateur, il avait conservé à peu près tous les objets de ses fouilles, dont toute trouvaille était cotée et inscrite dans un journal bien tenu. Les abris de Pair non Pair appartenaient à ce que j'appelai plus tard l'aurignacien, à l'exception de la base qui était moustérienne. Les gravures des parois de la grotte, dont le remplissage atteignait la voûte, avaient été enfouies sous les dépôts géologiques et archéologiques de cet âge, et nul doute ne pouvait être soulevé sur leur authenticité. Ce sont les premières gravures pariétales que j'aie vues, actuellement du reste à la lumière du jour»¹⁵.

Expéditions vers le Médoc, les Landes et la Chalosse

Breuil profite encore de son passage à Bordeaux en 1898 pour visiter «un M. Lalanne qui avait, de la région des Landes girondines, la plus jolie collection de pointes de flèches que l'on puisse rêver et, de plus, un tibia humain, blessé d'une flèche, d'un dolmen aveyronnais»¹⁶. De Bordeaux, Breuil se rend à Lesparre et Hourtin pour «liquider», de la part de son grand père maternel, «le lopin de brande fourrée qu'il avait acquis autrefois au nord de l'étang. Toute cette zone landaise, couverte de bois de pins, avec les bruyères en fleur, et par place, les ajoncs aux fleurs d'or, tout cela, sous l'ardent soleil de juillet, renouvela mes enthousiasmes de 1897 pour les pays méridionaux». Après ce crochet par le Médoc, il reprend le chemin des Landes. Il s'en va retrouver Dubalen, devenu un ami, et parcourt avec lui les coteaux de Montsoué à la recherche de quartzites taillés et silex des limons avoisinants. «J'en avais vu de magnifiques séries à Mont-de-Marsan. [...] Le brave et «scrupuleux» de Laporterie, dont le caractère n'était pas le fort, nous accompagna de temps à autre [...]. Sans doute en 1899, Dubalen m'emmena voir, chez un pharmacien, Darbas, à [lacune] une série d'objets venant de la grotte d'Isturitz où, avec l'abbé Lacou-Barraqué (un peu fou) il extrayait comme phosphate le remplissage phosphaté de la grotte. Heureusement, un procès entre propriétaires avait arrêté ce sabotage». Avec Dubalen, il se rend aussi de Peyrehorade à Sorde à bicyclette. Ils voient l'abri Duruthy «d'où Chaplain-Duparc avait extrait une sépulture magdalénienne, célèbre pour son collier de belles canines d'ours et de lion, percées et ornées¹⁷. Mais notre attention se fixa sur l'abri Dufaure, un peu en amont, qui n'avait pas été vidé, et où nous trouvâmes, au premier coup de pioche, d'abondants vestiges de foyers. L'année suivante [1900], j'y passai 15 jours ou trois semaines»¹⁸, au lendemain du Congrès de Paris. Les résultats de cette fouille, à laquelle avait aussi participé Joseph de Laporterie, seront rapidement publiés¹⁹. «A bicyclette, je me rendis à Same, visiter mon ami l'abbé de Bertier dans sa famille ; ensemble, nous visitâmes

14. Cette boiterie, sur laquelle plusieurs se sont interrogés, n'était pas de naissance comme l'a cru Breuil. Elle venait du mal de Pott, forme de tuberculose osseuse, selon un renseignement que nous donna, il y a fort longtemps, Madame Abadie, fille du médecin personnel de Daleau.

15. Breuil, *Autobiographie*, p. 122.

16. Il s'agit d'Emile Lalanne (1831-1909) dont les collections archéologiques et numismatiques enrichiront après sa mort celles des musées de Bordeaux.

17. Lartet et Chaplain-Duparc, 1874.

18. Breuil, *Autobiographie*, p. 123.

19. Breuil et Dubalen, 1901.

un curé du voisinage, qui nous offrit un verre de vin blanc, magnifiquement doré, mais pur vinaigre! Celui de Sordes était du même genre à l'auberge, mais je l'additionnais de tant d'eau, qu'il devenait buvable»²⁰. Les relations de l'abbé Breuil et de Dubalen prendront pourtant un tour moins cordial à propos de gravures sur os prétendument paléolithiques de la grotte de Rivière (Landes), où l'abbé reconnaît l'oeuvre d'un faussaire, alors que Dubalen les croit authentiques, au moins en partie²¹.

La bataille de l'art préhistorique. 1895-1901 : la course à la priorité

L'idée que «les hommes de la pierre ancienne» aient décoré les parois de grottes ou d'abris avait longtemps semblé incompatible avec le stade primitif d'évolution spirituelle qu'on leur attribuait. C'est seulement à la toute fin du XIXe siècle que ce dogme va devoir céder, battu en brèche par une succession de découvertes.

Une découverte à retardement : les gravures de Pair-non-Pair

Au début de septembre 1899, revenant de Sorde, Henri Breuil repasse à Pair-non-Pair mais, curieusement, ni à sa première visite, ni à la seconde il n'entreprend de relever les gravures. Comme on le verra, c'est seulement l'année suivante, en 1900, qu'il fera à La Mouthe ses premiers relevés pour le compte de Rivière. A Pair-non-Pair, Daleau lui-même se charge de déchiffrer et dessiner les figures pariétales. Selon Breuil, «il n'y consacra que de modestes notes bien raisonnées [...]. La seule où il ait joint des croquis et des photographies est fort loin de donner une idée suffisante et exhaustive de la très importante découverte. Ceux qui ont connu Daleau savent qu'il était inégal d'une jambe et marchait à l'aide d'une canne, conditions mauvaises pour la gymnastique d'échelles et de tréteaux que nécessitait la grotte. C'est sur des moulages partiels qu'il étudia surtout les figures»²². Pour Pair-non-Pair, l'historique de ces premières tentatives de reproduction d'oeuvres pariétales a pu être reconstitué en détail²³. Bien plus tard, après la mort de Daleau en 1927, Breuil fera plusieurs campagnes de relevés entre 1934 et 1937 (fig. 3), mais la publication ne paraîtra qu'en 1960²⁴.

C'est le 29 décembre 1883 que Daleau avait pour la première fois remarqué des traits gravés sur les parois de la grotte de Pair-non-Pair. Il en avait reconnu l'ancienneté, sans savoir les déchiffrer : «Je vois [...] plusieurs lignes s'entrecroisant formant presque des dessins. Ont-elles été tracées par les



Fig. 3. - L'abbé Breuil devant la grotte de Pair-non-Pair, vers 1934-1936.

troglydotes ?»²⁵. Mais ces «lignes», encore tout empâtées de terre humide, ne retinrent pas davantage son attention. Il avait vaguement projeté de revenir avec une brosse, mais treize années passèrent avant qu'il ne s'en préoccupât de nouveau. Le projet ne refit surface qu'au début de l'été 1896. Vers la fin juin, après l'enlèvement de blocs qui obstruaient la tranchée, la caverne était enfin ouverte et bien éclairée. «A partir de ce jour, *les traits gravés* furent minutieusement examinés à chaque nouvelle visite. J'essayai de les dessiner, de les débarrasser des dépôts qui les recouvraient en partie. Malgré ces investigations réitérées, je ne voyais que des lignes entrecroisées, des stries incompréhensibles»²⁶. Il savait donc ce qu'il cherchait ! Enfin, le 31 août 1896, apparut à ses yeux le grand cheval gravé à tête retournée, qu'il baptisa l'*Agnus dei*. Ses carnets ont fidèlement relaté cette révélation. La découverte fut présentée à la Société archéologique de Bordeaux à la séance du 13 novembre 1896.

20. Breuil, *Autobiographie*, p. 129.

21. Breuil, 1911 ; Dubalen, 1911 et 1912.

22. Breuil, *Autobiographie*, p. 189.

23. Martinez et Loizeau, 2006, p. 47-60.

24. Voir l'historique détaillé de la découverte des gravures et des relevés dans Roussot, 2006, p.7-25.

25. Daleau, *Excursions*, V, 7 décembre 1883, cité par A. Roussot, 2006, p. 16.

26. Daleau, 1896, p. 243-244.

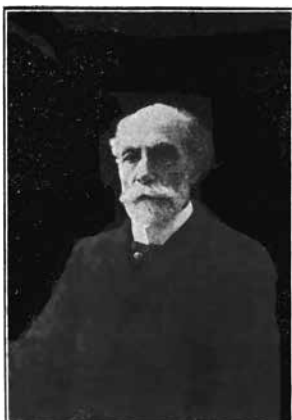


Fig. 4. - Portrait
d'Emile Rivière.

Fig. 5. - Renne «tacheté».
Grotte de La Mouthe aux Eyzies.
Photographie Charles Durand,
1895.



Première découverte d'une grotte ornée reconnue préhistorique : la grotte de La Mouthe aux Eyzies

Un peu plus d'un an avant Pair-non-Pair, en 1895, des figurations animales préhistoriques avaient été découvertes sur les parois de la grotte de La Mouthe, aux Eyzies, et signalées sans attendre par Rivière. Émile-Valère Rivière de Précourt (22 avril 1835-25 janvier 1922) (fig. 4) s'était fait connaître par ses fouilles dans les grottes des Baoussé Roussé, rendues célèbres par la découverte des sépultures des «hommes de Menton» ou «de Grimaldi» (Rivière, 1872) qu'il avait pris soin de prélever en bloc, avec un soin alors assez rare. Il avait subi les attaques injustes des anthropologues et préhistoriens les plus en vue de l'époque, Gabriel et Adrien de Mortillet, d'Ault du Mesnil, Verneau, Salmon, Capitan... Opposés à l'idée que «l'homme primitif» ait enterré ses morts, ils attribuaient ces sépultures au Néolithique, contre l'avis de Rivière (Rivière, 1872 ; Mortillet, 1892). Évincé par la suite de ses fouilles au profit d'un autre (d'où peut-être son caractère «quinteux et difficile»), Rivière s'était rabattu sur le Périgord où, à partir de 1894, il avait acheté ou loué les droits de fouille de plusieurs cavités, dont La Mouthe. Il fut aussi l'un des deux fondateurs et le premier président de la Société Préhistorique de France ²⁷. Quelque deux ans plus tard, en 1897, lors de son premier séjour aux Eyzies, le jeune Breuil avait fait la connaissance de la famille Berthoumeyrou-Pagès, en particulier du fils «qui avait été au collège [...] ; un peu instruit, il aidait Mr. Rivière quand il venait. Il me tenait généralement compagnie à table et me raconta la découverte des gravures pariétales de la grotte de La Mouthe deux ans auparavant, avec ses cousins Lapeyre. Mais c'était Mr. Rivière qui en avait la clef et nul, sans lui, n'y pouvait pénétrer. Je ne la vis donc pas». La découverte avait été présentée à Bordeaux en 1895, lors du congrès de l'AFAS ²⁸, et signalée la même année à l'Académie des Sciences ²⁹. L'anti-

chambre de la grotte avait été vidée anciennement ; le fond était clos par un dépôt de brèche. Les 7 et 8 avril 1895, la fouille d'un foyer et le déblaiement subséquent des terres révélèrent «une petite ouverture démontrant que la grotte [...] se prolongeait sur une très longue étendue par un couloir des plus étroits. Et c'est le 11 avril 1895 que, pour la première fois, ont été aperçus, à 77^m de distance, les premiers des curieux dessins gravés sur ses parois, par mon correspondant de Tayac, G. Berthoumeyrou. Depuis lors, je me suis rendu à quatre reprises différentes à La Mouthe, sous les auspices de l'Académie des Sciences, qui a bien voulu m'en confier les recherches» ³⁰. De fait, après la découverte, Emile Rivière avait littéralement bombardé de ses rapports le président de l'Académie des Sciences : juin 1895, juillet 1895, juillet 1896, août 1896 ³¹, mais l'Académie mit un certain temps à réagir, et c'est seulement le 6 octobre 1896 qu'elle publia enfin un extrait de l'un de ces mémoires ³². Aucun doute, souligne Rivière, ne peut s'élever sur la haute antiquité des gravures et peintures pariétales de la grotte. «Ces dessins ne sont pas apocryphes [...] quelques traits gravés étant recouverts par les dépôts stalagmitiques, ainsi que plusieurs savants l'ont constaté avec moi.» Dès ce moment, dans des conditions difficiles, Rivière réussit à prendre des estampages de deux figures, un bison et un autre animal, et fit faire par Charles Durand, de Périgueux, cinq photographies - cinq à six heures de pose et 150 bougies ! - présentées début août 1895 au congrès de l'AFAS à Bordeaux (fig. 5), à l'Académie des

27. Aujourd'hui Société Préhistorique Française.

28. Association Française pour l'Avancement des Sciences ; Rivière, 1895.

29. Rivière, 1896b.

30. Rivière, 1896b.

31. Ces dates figurent dans une note infrapaginale accompagnant l'extrait du mémoire (Rivière, 1896b, note 1, p. 543). Elles ont valeur de prise de date pour la découverte.

32. Rivière, 1896a, p. 543-546.

Sciences de Paris³³, sans doute aussi à la Société historique et archéologique du Périgord, qui subventionnait ces travaux.

A La Mouthe, Rivière avait pris toutes les précautions possibles pour que la grotte fût close (et la clé dans sa poche, comme le note Breuil) afin que personne ne le prenne de vitesse. Il avait fait l'impossible pour que la prise de date de sa découverte fût dûment enregistrée par l'Académie des Sciences. Dès 1895, il avait également avisé la Société Historique et Archéologique du Périgord. «Dans sa séance du 8 octobre 1895, notre Société reçut de M. Émile Rivière, sous-directeur du laboratoire d'anatomie du Collège de France, une demande de subvention destinée à l'aider dans les travaux d'exploration d'une grotte nouvellement découverte par lui à La Mouthe, près des Eyzies. [...] Une première visite faite dans des conditions très difficiles par l'aide assidu de M. Rivière, M. Barthoumeyrou-Pagès [sic], entrepreneur aux Eyzies, avait permis de constater l'existence, sur certains points des parois de la caverne, de gravures et de peintures paraissant remonter à une haute antiquité. C'était là un fait nouveau, sans aucun précédent connu». Une note infrapaginale précise : «depuis cette époque, une grotte de même genre a été signalée à Santillane, en Espagne³⁴, et M. Rivière a été chargé par le Ministre de l'Instruction publique d'une mission ayant pour but l'étude de cette caverne». Dans la foulée, toujours en 1895, la Société décida l'envoi d'une mission d'expertise à La Mouthe, mais la suspension saisonnière du chantier de fouille fit remettre la visite à l'été suivant. Lors de la séance du 6 août 1896, Rivière vint lui-même à Périgueux donner de nouveaux détails sur la grotte et les figures pariétales³⁵. Le 10 août, les membres de la commission, dont le marquis de Fayolle et Maurice Féaux, pénétraient dans la grotte «munis de bougies placées dans de rustiques chandeliers façonnés avec l'argile même provenant de la fouille»³⁶. Le rapport de Féaux frappe par la précision de ses observations et la justesse de son argumentation scientifique. ... «à 90 mètres du dehors, M. Rivière nous montre des lignes légèrement gravées [...] nous apercevons bientôt l'ensemble d'un animal [...], au fond même de la chambre un [...] bison. [...] Bien vite familiarisés avec le caractère de ces traits peu apparents et qu'il faut savoir chercher avec la lumière, nous découvrons nous-mêmes de nouveaux dessins [...]. M. Rivière nous fait remarquer que le dépôt d'argile a recouvert anciennement les pieds de l'un des animaux, et nous remarquons quelques lignes gravées qui disparaissent sous une mince couche de stalactites qui recouvre une partie des parois du rocher. Ces constatations ont bien leur importance. [...] au bout de la tranchée, actuellement ouverte sur 98 m de long [...] là encore, plusieurs dessins sont visibles [...] une belle tête de cervidé et [...] un mammoth ! [...]. En voyant ce dessin, il est impossible de ne pas admettre que son auteur avait vu le mammoth vivant dont il était par conséquent contemporain»³⁷. Enfin parvenus au bout de la tranchée de

fouille, la plupart des membres de la commission répugnent à «ramper aplati sur l'argile molle» dans un passage très étroit... Mais quelques-uns, dont Féaux, s'y glissent courageusement, et progressent sur 16 mètres de longueur supplémentaire, observant de nouvelles figures et l'association de peinture à certaines gravures. Le rapport signale encore que, tout au fond, entre le sommet du remplissage et l'une des figures du plafond, l'espace est si restreint qu'aucun faussaire n'aurait pu opérer dans ces conditions. Finalement, sur l'authenticité de ces oeuvres pariétales, le rapport ne laisse aucune place au doute. «D'abord, l'obturation de l'entrée du couloir par le dépôt de brèche [...] a de tout temps empêché d'y pénétrer ; les représentations d'animaux disparus de nos contrées depuis les temps quaternaires n'ont pu être faites que par des hommes qui les connaissaient, leurs contemporains par conséquent. Reste la supposition d'une supercherie commise depuis la découverte de la caverne. Mais outre [...] l'impossibilité d'exécuter un pareil travail dans des endroits où l'on ne peut se tenir debout, l'existence de quelques-unes de ces gravures au plafond d'une chambre qui touche presque le dépôt d'argile, il faut aussi remarquer que la couleur des traits gravés est exactement la même que celle de la roche voisine, ce qui ne saurait être s'ils étaient de facture récente. Enfin, Messieurs, la comparaison de ces dessins avec ceux [...] que l'on retrouve sur les os et les bois de rennes quaternaires, montre bien que ce sont les mêmes mains qui les ont faits [...] il est permis de supposer que, l'attention étant aujourd'hui éveillée sur ce point, cette découverte ne restera pas isolée»³⁸.

Des priorités usurpées

On le lit trop souvent : les premières découvertes de grottes ornées paléolithiques se seraient succédées dans l'ordre suivant : Altamira, Chabot, La Mouthe, Pair-non-Pair. Or, cet ordre est fort contestable. Très longtemps auparavant, des figures pariétales gravées ou peintes avaient été vues à Rouffignac, Niaux ou Font de Gaume, entre autres, mais on ne les attribuait pas à l'époque préhistorique, alors inconnue. En fait, les deux premières découvertes d'art pariétal paléolithique *reconnu comme tel*, prise de date, publication et

33. Rivière 1896a, p. 544-545.

34. La grotte d'Altamira, à Santillana del Mar, en Cantabrie.

35. Rivière, 1896a, *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, procès-verbaux des séances, séance du 6 août, p. 323-324 et p. 337-338.

36. Féaux, 1896, p. 338.

37. Féaux, *loc.cit.*

38. Féaux, 1896, p. 344-345.

rapport d'authentification à l'appui, ont incontestablement été La Mouthe en Dordogne (1895) et Pair-non-Pair en Gironde (1896). En 1895 et 1896, Altamira n'était pas reconnue comme grotte ornée paléolithique : en 1881, la mission d'expertise confiée à Edouard Harlé par Emile Cartailhac s'était conclue sur un avis défavorable³⁹. Au vrai, les dessins accompagnant les notes de l'inventeur, Marcellino de Sautuola⁴⁰, ou le rapport de Harlé, ne rendaient pas justice à l'œuvre peinte des artistes préhistoriques (fig. 6). On peut comprendre que les lecteurs n'aient pas cru à leur haute antiquité. En 1896, après la découverte de La Mouthe, Emile Rivière envisage une mission à Santillana del Mar pour réexaminer la question, mais il va être «grillé» un peu plus tard par Breuil et Cartailhac. En fait, la véritable découverte d'Altamira sera la conséquence directe de celle de Font de Gaume en 1901 et de ses figures polychromes «qui nous rappelèrent de suite les peintures d'Altamira (...) parfois mentionnées avec scepticisme et que personne ne connaissait vraiment»⁴¹. C'est seulement alors que Cartailhac rouvre le dossier d'Altamira, qu'il avait cru définitivement classé au vu du rapport Harlé, et entraîne Breuil en Cantabrie en octobre 1902. De cette année 1902 date donc la véritable reconnaissance d'Altamira comme caverne ornée paléolithique. Quant à la grotte Chabot, son fouilleur Léopold Chiron a bien déclaré avoir vu en 1878 des traits gravés sur les parois, mais il ne les signala qu'en avril 1889, et avec une interprétation des plus fantaisistes : il croyait voir un homme debout, jambes écartées, et un arc tendu. En 1891, la délégation chargée d'examiner ces gravures n'y verra qu'«une série de lignes gravées grossièrement et sans esprit de suite [...]». Tous les membres présents de l'Académie [du Vaucluse] ont estimé qu'on ne pouvait les dater des temps préhistoriques»⁴². Donc, à cette date, les gravures de la grotte Chabot n'étaient pas reconnues préhistoriques, ni même figuratives ; on ne peut accorder à leur découverte une quelconque priorité sur celles de La Mouthe et de Pair-non-Pair. D'ailleurs, c'est Daleau qui va jouer un rôle déterminant dans la re-connaissance des gravures de la grotte Chabot : en 1897, après avoir découvert les figures pariétales de Pair-non-Pair, et cherchant des comparaisons, il entre en contact avec l'inventeur, et entreprend avec lui une correspondance suivie. Il est le premier à prendre au sérieux les gravures de Chabot et à les citer⁴³. Au vu des photos que lui envoie Chiron, c'est encore Daleau qui l'incite à corriger ses premières interprétations et à retourner dans la grotte pour de nouveaux relevés : «je crois voir sur vos photos non pas un corps humain, mais bien des animaux. Vous devriez retourner à la grotte Chabot pour étudier longuement ces dessins enchevêtrés, pour les dessiner. Il vous arrivera, si ce n'est déjà fait, à bien les voir et à bien les comprendre»⁴⁴. De fait, dans sa réponse, Léopold Chiron se range à l'avis de Daleau : «Je pense comme vous et je crois voir des animaux. Je crois voir des mammouths et d'autres animaux»⁴⁵. C'est donc bien de

1898 que date la première reconnaissance de la grotte Chabot comme caverne ornée paléolithique, et c'est à Daleau qu'on la doit. L'abbé Breuil l'indique clairement dans son *Quatre cents siècles...* à propos de la découverte de Léopold Chiron : «Ce n'est qu'après d'autres découvertes qu'on [...] reconnut qu'il s'agissait d'anciennes gravures de l'âge de la Pierre taillée»⁴⁶.

La Mouthe est donc bien la première grotte ornée paléolithique reconnue comme telle, et la première officiellement déclarée. Aucun doute n'est permis sur l'antériorité de sa découverte par rapport à Pair-non-Pair (avril 1895 à La Mouthe, août 1896 à Pair-non-Pair), ni sur l'antériorité de la prise de date dans une publication scientifique (première mention des gravures de La Mouthe le 8 octobre 1895 dans le bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord ; première mention de celles de Pair-non-Pair le 13 novembre 1896 dans le bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux. Une quinzaine d'années plus tard, Rivière jugera nécessaire de préciser à nouveau la chronologie des faits, qui confirme son incontestable priorité⁴⁷. De surcroît, contrairement à ce qu'on lit souvent, ce n'est pas à Pair-non-Pair que fut démontrée pour la première fois l'authenticité des œuvres pariétales, du fait qu'elles y étaient scellées par des dépôts archéologiques. Les rapports de Rivière, et plus encore celui de Maurice Féaux, attestent qu'à La Mouthe elles étaient même doublement scellées. D'abord par le bouchon de brèche qui fermait et dissimulait l'entrée de la galerie, découverte seulement en 1894 et désobstruée à partir d'avril 1895. Ensuite, parce que l'accès aux œuvres pariétales n'était devenu possible que par le creusement d'une longue tranchée de fouille traversant les dépôts archéologiques de la première partie de la galerie, et l'épais remplissage d'argile de la partie profonde. Comme à Pair-non-Pair, ces dépôts recouvraient en partie les gravures, ce qui en garantissait pareillement l'authenticité. Dernier gage de cette authenticité : le dépôt de calcite recouvrant en partie certaines gravures, et les concrétions stalagmitiques qu'il fallut casser pour progresser dans la grotte. L'amour-propre girondin dût-il

39. Harlé, 1881.

40. Sautuola, 1880.

41. Breuil, *Autobiographie*, p. 172.

42. Extrait d'une lettre adressée par Chiron à Daleau en 1897, cité par Martínez et Loizeau, 2006, p. 54-55.

43. Daleau, 1896, p. 148, note 2.

44. Daleau, lettre à Chiron du 11 janvier 1898, citée par Martínez et Loizeau, 2006, p. 56-57.

45. Extrait de la réponse de Chiron à Daleau, cité par Martínez et Loizeau, 2006, p. 57.

46. Breuil, 1952, p. 208.

47. Rivière, 1909.

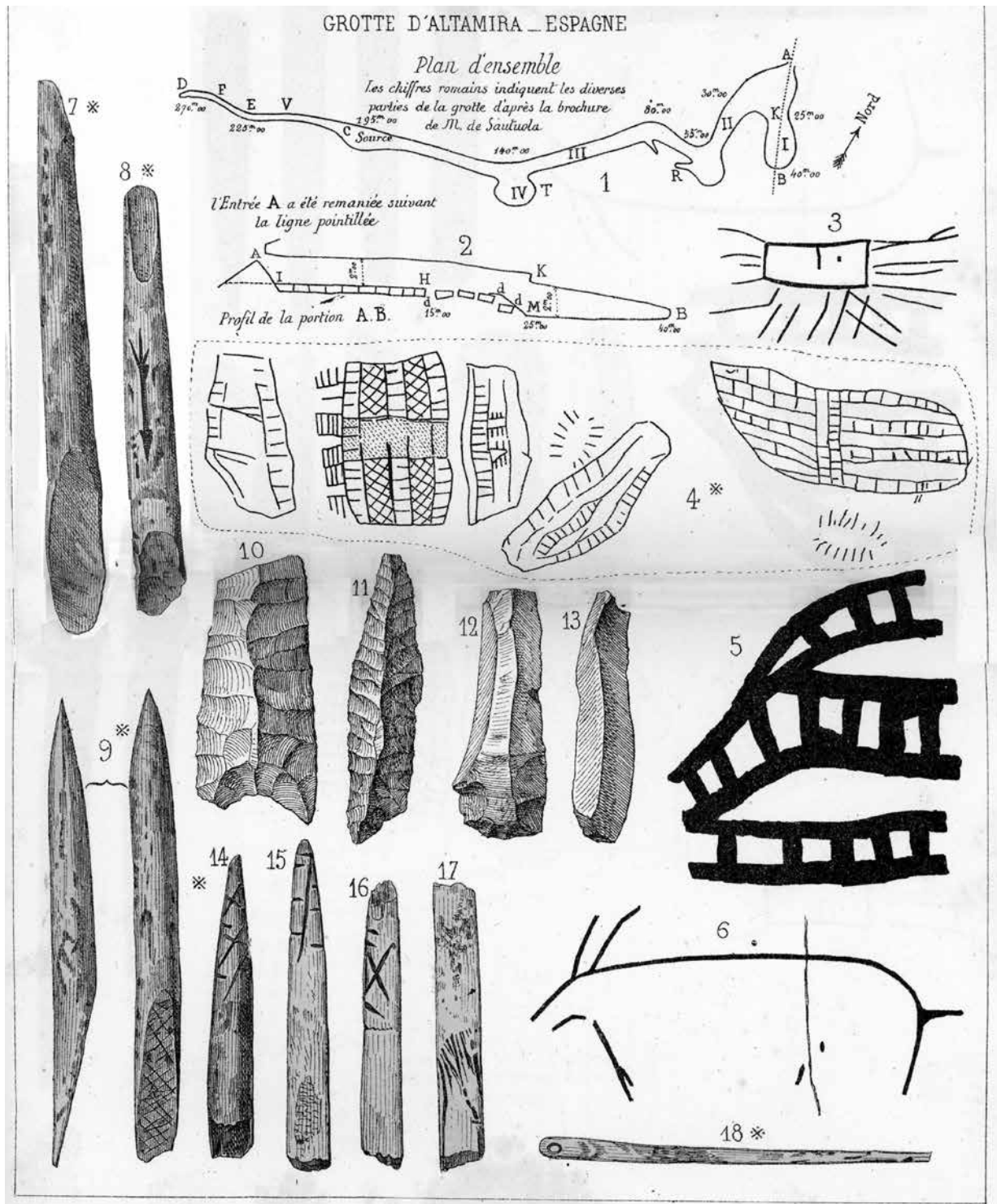


Fig. 6. - Grotte d'Altamira à Santillana del Mar (Cantabrie, Espagne).
 Planche accompagnant le rapport d'Edouard Harlé, 1881.

en souffrir, il faut bien reconnaître que La Mouthe, découverte la première, fut aussi la première où fut clairement démontrée l'authenticité des représentations pariétales.

Ceci établi, une question se pose. En cette année 1896 où Daleau entreprend enfin de nettoyer les parois de sa grotte - ce qu'il avait jusqu'alors négligé de faire - pouvait-il ignorer la découverte de Rivière ? Curieusement, La Mouthe n'est pas mentionnée dans le carnet d'*Excursions* où il va noter à mesure ses découvertes et les nouvelles représentations qu'il identifie à Pair-non-Pair. Dans une lettre de septembre 1896, adressée à Rivière, il écrit même : «Les journaux m'apprennent que vous avez découvert des dessins gravés sur les parois de la grotte de La Mouthe»⁴⁸. Se pourrait-il que les interventions publiques de Rivière à partir de 1895 lui aient totalement échappé, celle du congrès de l'AFAS à Bordeaux, du 5 au 9 août 1895 et celles de Périgueux en 1895 et 1896 ? Aucun des préhistoriens avec lesquels Daleau correspondait, ou qu'il rencontrait aux congrès auxquels il était assidu, ne l'en aurait-il avisé ? En réalité, Daleau assistait bien à Bordeaux, en août 1895, à la présentation par Rivière des figurations pariétales de La Mouthe. Il se découvre dans une nouvelle lettre qu'il lui adresse, le 19 décembre 1896, afin de lui demander conseil pour les estampages et les photographies : «Je me rappelle votre communication sur la grotte de La Mouthe faite au Congrès de Bordeaux»⁴⁹. La découverte des gravures de La Mouthe - dont il était donc informé - n'a-t-elle pas été, à Pair-non-Pair, le véritable déclencheur de «la révélation de l'Agnus Dei» ? C'est d'ailleurs ainsi que Breuil présentera la découverte : «... Le 27 août 1883, il [Daleau] observa, sur la paroi, des traits incisés dont il ne fit pas grand cas ; mais, en 1899 [en fait, 1896], ayant enfin dégagé l'entrée de la grotte *et entendu parler des dessins de La Mouthe*⁵⁰, il amena une pompe à vigne et lava la paroi à grande eau»⁵¹. Mais alors, pourquoi le curieux silence de Daleau sur ce point ? Amour-propre de préhistorien, regret d'avoir manqué l'occasion d'être le premier ? En tout cas, le 12 septembre 1897, Emile Rivière se rend à Pair-non-Pair «où il admire, presque avec extase, les gravures sur rocher» et note, sur le carnet des visiteurs : «les gravures ne me paraissent pouvoir laisser aucun doute sur leur antiquité»⁵².

La reconnaissance officielle de l'art pariétal paléolithique

S'il nous a semblé utile de serrer au plus près la chronologie de ces premières découvertes, c'est que l'histoire de la préhistoire ne respecte pas la juste priorité de Rivière et Daleau, qu'il convient de rétablir. C'est aussi parce que cet historique éclaire d'un certain jour le contexte particulier de l'époque. Dès ces années 1895-1896, la course à la découverte est lancée, et la compétition pour la priorité scientifique. A ce

jeu, le grand perdant sera finalement Rivière, malgré toutes les précautions dont il s'était entouré. Et pourtant, à La Mouthe, d'après H. Breuil lui-même, «nombre de savants vinrent alors visiter la grotte et furent convaincus de l'authenticité de ses décorations»⁵³. À Pair-non-Pair, Edouard Piette vient admirer les gravures dès le 23 septembre 1896. Le 23 décembre, c'est le tour d'Émile Cartailhac qui lui aussi, selon Daleau, «les a longuement admirées» (et pourtant, six années passeront encore avant qu'il ne renie publiquement son scepticisme ancien)⁵⁴. Le 15 août 1897, Gabriel de Mortillet - maître incontesté depuis trente ans en matière de préhistoire - vient lui aussi visiter Pair-non-Pair. Il était jusqu'alors le pire des opposants à l'idée que l'art pariétal puisse être l'œuvre de «l'homme des cavernes», de même qu'il refusait d'admettre qu'il ait pu enterrer ses morts. Mais par un vrai coup de théâtre, l'article rédigé à l'issue de sa visite à Marcamps, paru au début de 1898, affirme l'authenticité des gravures de la grotte dont il reproduit quelques représentations empruntées à Daleau ! Venant de Mortillet, ce coup de projecteur sur la découverte de Daleau n'était peut-être pas sans arrière-pensées. De longtemps adversaire de Rivière, il relègue ainsi au second plan la découverte de La Mouthe, avec des réserves qui se révéleront mal fondées⁵⁵.

Peu après, à Paris en 1900, dans le cadre de l'Exposition Universelle, est élaboré un programme d'expositions conçu pour être la vitrine des plus récentes avancées des sciences préhistoriques, ethnologiques et anthropologiques. Parmi ces expositions, celle de la section de l'École d'Anthropologie de Paris, au Palais du Trocadéro, présente «les moulages des gravures magdaléniennes»⁵⁶ des parois de la grotte de Pair-non-Pair (Gironde) découvertes par Daleau, et deux de celles de la grotte de la Mouthe, près des Eyzies, découvertes par Rivière [...]. Elles présentent un intérêt tout actuel maintenant que l'on se préoccupe de faire une étude d'ensemble des gravures rupestres. C'est pour cela que nous avons tenu à reproduire quatre des principales figures de la grotte de Pair-non-Pair d'après le mémoire de G. de Mortillet paru dans cette Revue en 1898 [...]. C'est actuellement l'un des plus curieux problèmes

48. Extrait de lettre de Daleau à Rivière, cité par Martinez et Loizeau, 2006, p. 47.

49. Extrait de lettre de Daleau à Rivière, cité par Martinez et Loizeau, 2006, p. 48.

50. C'est nous qui soulignons cette remarque de l'abbé Breuil.

51. Breuil, 1952, p. 319.

52. Daleau, Pair-non-Pair, *livre des visiteurs*, cité par Roussot, 2006, p. 20.

53. Breuil, 1952, p. 293.

54. Cartailhac, 1902.

55. Mortillet, 1898.

56. Par la suite, il apparaîtra que les gravures de Pair-non-Pair n'appartiennent pas au Magdalénien, mais à une étape ancienne du Paléolithique supérieur.

de la préhistoire que l'apparition dans ce sud de la France de cet art si vrai et si savant»⁵⁷ (fig. 7). Ainsi, dès le tournant du siècle, l'art pariétal paléolithique, avec La Mouthe et Pair-non-Pair, est déjà reconnu et révélé au grand public, alors que ni Les Combarelles, ni Font de Gaume, ni Chabot, ni Altamira ne sont encore entrés en ligne de compte. Les principaux opposants se sont ralliés derrière G. de Mortillet et Capitan, et les rares adversaires qui s'obstinent encore, comme Girod, ne sont plus guère crédibles. Alors, pourquoi l'histoire a-t-elle plutôt retenu l'an 1902, date fatidique du Congrès de Montauban de l'AFAS, où le jeune et brillant Breuil aurait gagné à la fois, dit-on, la bataille de l'art préhistorique et celle de l'Aurignacien ? Ne serait-ce pas dû avant tout – au moins pour la première bataille – à un effet médiatique, la théâtralisation d'une lutte déjà largement gagnée dès 1896, grâce aux découvertes de Rivière et Daleau ?

En tout cas, Pair-non-Pair est bien la première grotte ornée que Breuil ait vue : il n'entrera à La Mouthe que le 1er octobre 1900. « Cette fois, je rencontrai Emile Rivière travaillant à La Mouthe, aussi quinqué et difficile que d'ordinaire. Cependant il voulut bien me la montrer, et me fit exécuter, pour son propre usage, les premiers décalques de cavernes que je fis jamais : le Bouquetin, le petit Mammouth, plusieurs Chevaux. » Émile Rivière, préhistorien chevronné, déjà sexagénaire, qui s'était assuré l'exclusivité des fouilles de plusieurs grottes ou abris préhistoriques autour des Eyzies, ne voyait sans doute pas d'un bon oeil ce « petit abbé de vingt-trois ans », trop brillant, surgir dans son territoire de recherches. Un peu plus tard, le retentissement des découvertes de l'équipe Capitan, Breuil et Peyrony dans les grottes ornées des Combarelles et de Font de Gaume, toujours aux Eyzies, acheva d'ulcérer Rivière : « il fut absolument furieux, et m'écrivit une lettre désagréable, pleine de reproches injustifiés, qui ne m'émurent pas : je ne lui devais rien. Lorsque, en 1900, j'avais fait pour lui des relevés à la Mouthe, c'est à peine s'il me remercia, et il ne me paya nullement »⁵⁸. Lors de l'expédition de Cartailhac et Breuil à Altamira, Rivière protesta encore : « évidemment il se considérait comme ayant un droit d'auteur sur toute caverne ornée, pour avoir signalé la Mouthe. Ceci me fut indifférent »⁵⁹. On comprend que Breuil ait mal supporté le caractère grincheux de Rivière, et surtout qu'il ait sans façon publié sous son seul nom⁶⁰ les premiers relevés du « petit curé » dans une grotte ornée. Contrairement à Piette, qui avait vite compris l'intérêt de s'assurer la collaboration du jeune Breuil pour l'art mobilier, Rivière n'a pas su saisir l'occasion de faire de même pour l'art pariétal. Malgré sa priorité chronologique, sa découverte de 1895 n'a pas eu tout le retentissement espéré, même si la visite de La Mouthe a couronné en 1902 le mémorable congrès de Montauban de l'AFAS. Une photo historique souvent

CAPITAN. — L'ANTHROPOLOGIE PRÉHISTORIQUE A L'EXPOSITION 247

elle a totalement disparu aux époques suivantes. Il n'est plus resté que la figuration ornementale et symbolique dont on peut déjà, de concert avec les représentations d'êtres vivants, constater la présence à l'époque magdalénienne.

C'est ainsi que dans une vitrine spéciale, à côté des galets colorés de



Fig. 33. — Gravure des parois de la grotte de Pair-non-Pair (cheval).



Fig. 34. — Gravure des parois de la grotte de Pair-non-Pair (cervide).

M. Piette qui portent des signes si curieux, nous avons rangé avec lui une série de pièces de sa collection présentant une grande variété d'ornements et de figures, parfois assez compliqués, qui, incontestablement, devaient



Fig. 35. — Gravure des parois de la grotte de Pair-non-Pair (bouquetin).



Fig. 36. — Gravure des parois de la grotte de Pair-non-Pair (capridé).

avoir une signification et dont plusieurs se retrouvent sur les sculptures des mégalithes : cercles pointés, avec rayons, triangles, signes ovales scalariformes, etc., et plus tard dans beaucoup de très anciens alphabets.

À l'époque dolménique en effet, les manifestations artistiques sur les parois des mégalithes, parfois sur des vases, prennent un caractère exclusivement ornemental ou symbolique.

Ces manifestations artistiques, que l'on peut observer sur les parois des monuments mégalithiques, menhirs et beaucoup plus souvent dolmens, échappent à une description d'ensemble. Parmi les très nombreux signes qui y sont parfois gravés et plus rarement sculptés, on peut pourtant

Fig. 7. - Figures pariétales de la grotte de Pair-non-Pair reproduites par Louis Capitan, compte-rendu de l'exposition du Palais du Trocadéro lors de l'Exposition Universelle, Paris 1900.

57. Capitan, 1901, p. 246-247.

58. Breuil, *Autobiographie*, p. 172-173.

59. Breuil, *Autobiographie*, p. 184.

60. Rivière, 1901.

reproduite (fig. 8), immortalise un groupe de participants, dont Rivière, Daleau, Cartailhac, Adrien de Mortillet, Denis Peyrony, l'abbé Labrie... devant l'entrée de la grotte. Elle a été rapidement éclipsée par la série de grottes ornées exceptionnelles signalées coup sur coup, cinq ou six ans après, à partir de 1901, aux Eyzies et ailleurs. En guise d'oraison funèbre, Breuil conclura : «Il n'y a jamais eu de publications d'ensemble sur La Mouthe. Les notes de Rivière sont éparses dans des publications diverses»⁶¹.

Les opposants les plus virulents à l'art pariétal préhistorique, Paul Girod et Élie Massénat, ont fui la confrontation. De ces deux derniers opposants irréductibles, Breuil nous a laissés des portraits dépourvus d'indulgence. De Massénat, rencontré en 1897 à Brive, il écrit : «ex-papetier quelque peu ruiné et possesseur d'une des plus importantes collections des stations de l'âge du Renne des Eyzies [...]. Brave homme, parlant fort avec un accent très marqué de terroir, assez vaniteux et sans connaissances sérieuses. Sa collection venait d'achats à bon compte aux fouilleurs indigènes, de Laugerie Basse surtout, au cours de petites tournées ayant aussi souvent un petit côté d'assez vulgaire galanterie. [...] ; l'homme me déplut»⁶². Et, un peu plus loin : «j'ai déjà dit qu'il avait formé, en achetant au vieux Delpyrat, de Laugerie-Basse, le produit de ses galeries de taupe, une importante collection qu'il avait augmentée de ses récoltes de surface [...] et du produit de quelques fouilles légères à Gorge d'Enfer (la plus sérieuse), à la Madeleine et à Cro-Magnon. Il n'avait, de sa vie, visité une caverne obscure»⁶³. Le portrait de Girod est encore moins flatteur. «Le Dr. Paul Girod, directeur de l'École de Médecine de Clermont-Ferrand, son associé de débauche et bailleur de fonds, depuis que Massénat s'était décavé, était un sinistre personnage. Mr Boule m'a rapporté qu'il l'entendit à Clermont-Ferrand déclarer à ses élèves que «pour arriver, point n'était nécessaire de travailler ; avoir l'air de travailler suffisait». Il avait été convaincu d'avoir fait des fiches sur les officiers de trois garnisons⁶⁴, et avait été giflé, de ce fait, par l'un d'eux. Son soi-disant homme de Gravenoire était une imposture. Du reste, homme grand, d'aspect plutôt sympathique et liant, méprisé de tous ses collègues, et dont les meilleurs amis disaient : «ce pauvre Girod, il n'a pas de sens moral ; ce n'est pas sa faute». Il avait acheté – ou il acheta vers ce temps – la collection Massénat pour une rente viagère à celui-ci, qui ne survécut pas longtemps». A Hugo Obermaier (fig. 11), ami et collaborateur de Breuil, Girod avait déclaré : «pour les grottes ornées, elles étaient fausses, et, avec quelques billets bleus, il finirait bien par savoir si, comme il le croyait, l'abbé Breuil n'était pas l'auteur de celle de Font-de-Gaume, tout au moins, etc.» On ne pouvait évidemment pas m'attribuer Altamira, découverte quand j'avais deux ans, ni la Mouthe, trouvée avant ma première visite aux Eyzies ! Donc les deux compères atta-

quent à fond l'authenticité des cavernes ornées au congrès de Montauban. La Mouthe était l'œuvre de Gaston Bertoumeyrou, qui avait copié sur paroi le Bison gravé sur os qu'il avait trouvé à Cro-Magnon. Ni Combarelles, ni Font-de-Gaume n'étaient anciennes ; les Bisons n'étaient que des Bœufs ; les Bouquetins, des chèvres ; les autres animaux, des bêtes de ménagerie ou des chevaux de cavalerie, avec numéro matricule et harnachement. C'était probablement l'œuvre d'insoumis militaires de l'époque impériale, etc.» Emile Cartailhac leur répondit avec esprit et les invita à prendre part à l'excursion de la section qui eut lieu les jours suivants. Ils s'en gardèrent bien, et n'y parurent pas. Nombreux pourtant furent les congressistes à venir, qui, tous, s'en retournèrent convaincus»⁶⁵. Vaincu dans la bataille de l'art préhistorique, Girod le sera aussi dans celle de l'Aurignacien, au congrès de Clermont-Ferrand de l'AFAS, en 1907. Opposé aux idées de Breuil et de Cartailhac, pour qui cette industrie était la plus ancienne du Paléolithique supérieur, Paul Girod avait produit deux coupes stratigraphiques falsifiées, l'une de Cro Magnon, l'autre de Gorge d'Enfer, qu'il tentait d'étayer par un texte prétendument posthume – mais apocryphe – qu'il attribuait à Massénat. Breuil dénonça l'imposture dans un mémoire qu'il fit circuler pendant le congrès. «Girod, qui présidait, la vit circuler, il devint rouge, violet, et eut une attaque dont il mourut peu après – attaque ou ictus consécutif à la paralysie générale (avarie) qui le minait depuis plusieurs années et expliquerait peut-être ses falsifications. Je n'ai aucun remords d'avoir, involontairement, hâté quelque peu la disparition de ce très vilain monsieur et faussaire»⁶⁶.

Avec François Daleau, jamais les relations de Breuil ne prendront cette tournure conflictuelle. D'entrée, le jeune séminariste avait noté à l'avantage du préhistorien girondin ses qualités d'observateur méticuleux, la sobriété de ses propos et la bonne tenue de son journal de fouilles. Mais pourquoi la relation de cette première rencontre paraît-elle manquer de chaleur, comparée au «charmant» accueil de Piette, ou au contact si vite établi avec Dubalen ? Reçu «en néophyte» par son aîné de trente-deux ans⁶⁷, le «petit jeune homme» s'est-il senti sous-estimé, lui qui avait déjà dévoré toute une bibliothèque de préhistoire, et visité plus de sites et de collections

61. Breuil, 1952, p. 410.

62. Breuil, *Autobiographie*, p. 92.

63. Breuil, *Autobiographie*, p. 174.

64. Probablement dénoncés pour avoir assisté à des offices religieux, dans le cadre de ce qu'on a appelé «l'affaire des fiches».

65. Breuil, *Autobiographie*, p. 174.

66. Breuil, *Autobiographie*, p. 212-213.

67. Daleau était né en 1845.

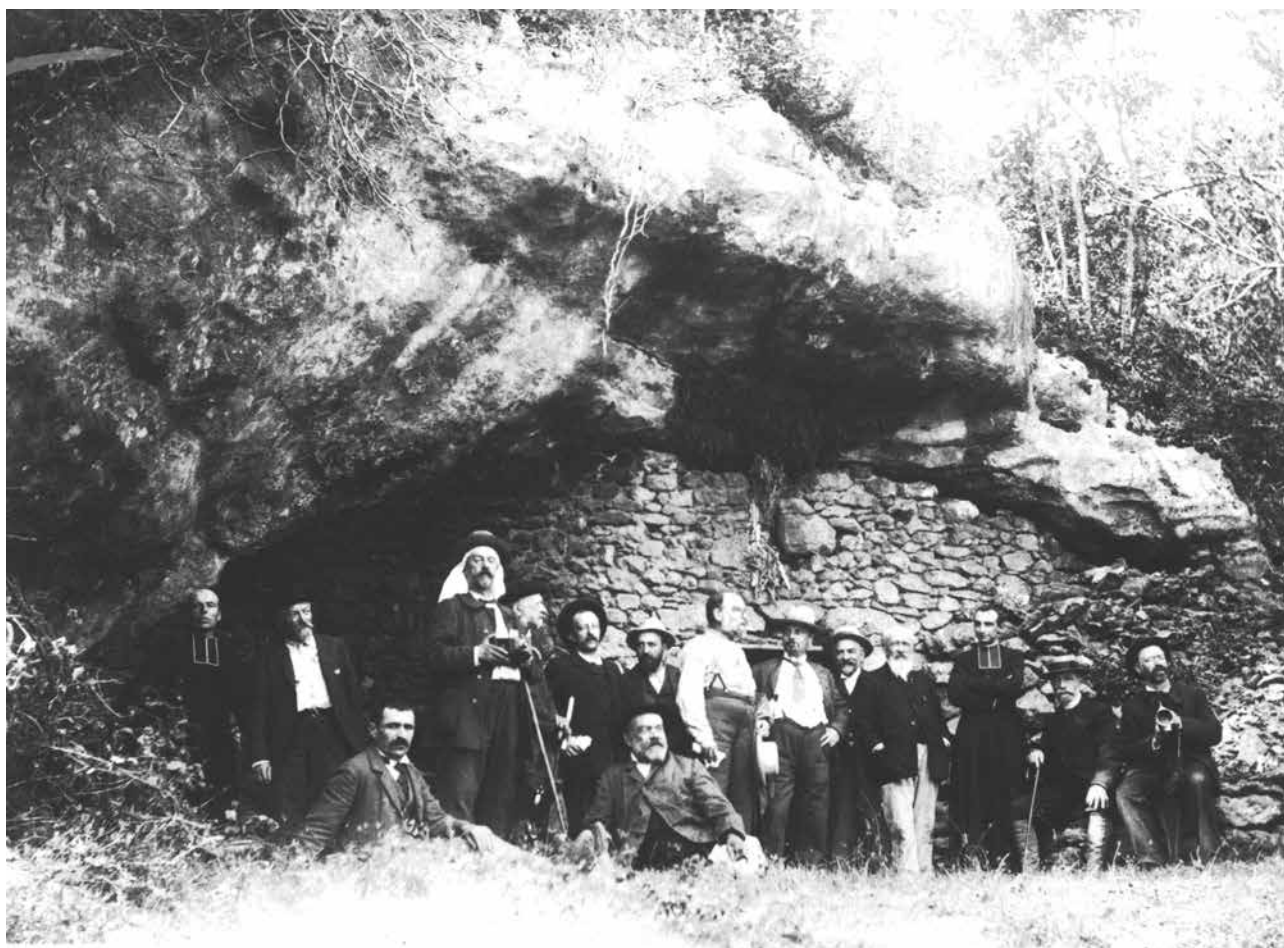


Fig. 8. - Devant l'entrée de la grotte de La Mouthe aux Eyzies, groupe de participants à l'excursion organisée en août 1902, à l'issue du Congrès de l'AFAS à Montauban.

De gauche à droite : debout à gauche, l'abbé Labrie ;
assis au premier plan, Denis Peyrony et François Daleau ;
au second rang, debout : inconnu, Félix Régault, Emile Cartailhac
(de profil), A. de Mortillet, inconnu, Zaborowsky (en bras de chemise),
Armand Viré, inconnu, Gustave Chauvet (pantalon clair), abbé Breuil ;
assis à droite, Emile Rivière, Dr. Azoulay.

Photographie communiquée par Marc Martinez.
Une autre photographie, prise le même jour au même endroit, a paru dans le
Quatre cents siècles... de l'abbé Breuil (fig. 335, p. 291).

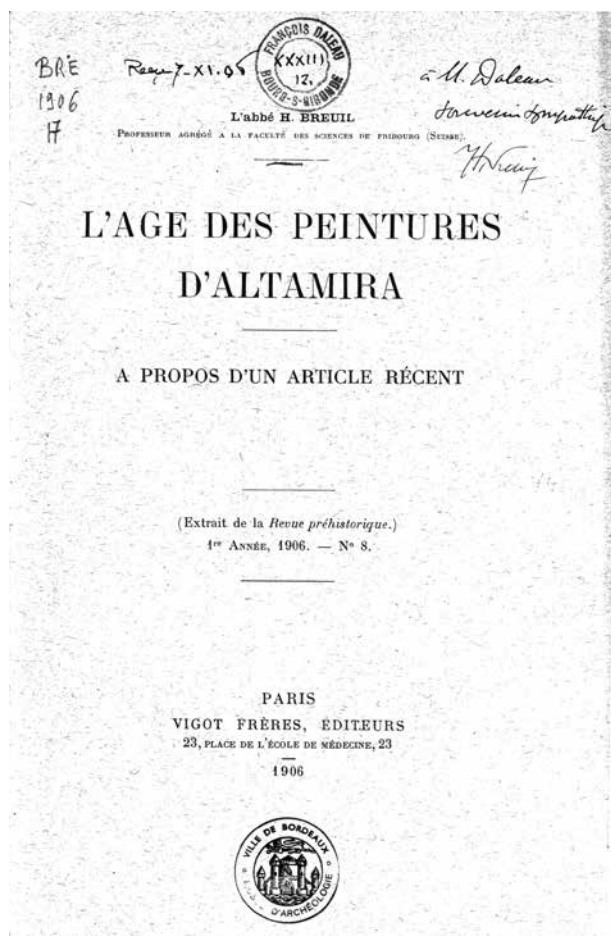


Fig. 9. - Envoi dédié par l'abbé Breuil à François Daleau en 1906.

que bien des spécialistes chevronnés ? L'habit ecclésiastique que Breuil venait d'adopter par obligation, en entrant au grand séminaire, aurait-il désobligé Daleau qui professait ouvertement des idées laïques, en ces temps précédant la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat ? Ou simplement l'attitude réservée de Daleau ne cadrerait-elle pas avec l'exubérance que Breuil attendait (peut-être à tort) d'un «bordelais» ? Au vrai, dans la lettre d'introduction adressée à Daleau le 20 août 1898, le jeune Breuil se mettait de lui-même en position de «néophyte», en sollicitant «le bienveillant accueil d'un maître pour un jeune homme avide d'apprendre»⁶⁸. Cette humilité n'était-elle qu'une posture ? En tout cas, les relations entre les deux hommes ne se gâtèrent jamais et ne s'interrompirent qu'à la mort de Daleau en 1927 (fig. 9).

Le long séjour de l'abbé dans la région bordelaise (juillet-septembre 1914) : Breuil, Lalanne, Harlé, une histoire d'amitié

Pendant les années 1905-1910, passées comme *privat-docent* à l'Université catholique de Fribourg, en Suisse, Breuil revint régulièrement dans le Sud-Ouest pendant ses vacances. «En France, je poursuivis avec énergie l'étude de tout ce qui pouvait éclairer la relation stratigraphique du Solutréen et de l'Aurignacien, par l'étude des sites et collections : contrôle des fouilles Bouyssonie et Bardou dans la vallée de Planchetorte (Corrèze), de Laussel (Dordogne), faites par le Dr Lalanne, du Rut (Le Moustier) par Peyrony [...] ; la collection de l'abbé Labrie, curé de Lugasson (Gironde), venant de la grotte de Lugasson⁶⁹ ; je fus voir celle de Pair-non-Pair, chez François Daleau à Bourg-s/Gironde, etc.»⁷⁰. Le carnet des visiteurs de Pair-non-Pair situe cette nouvelle visite de Breuil le 20 juin 1906⁷¹. Mais c'est la déclaration de la guerre de 1914 qui motivera son plus long séjour en Gironde.

Le Dr. Gaston Lalanne et le Castel d'Andorte au Bouscat

De janvier à juin 1914, Henri Breuil avait effectué une mission de prospection archéologique et de relevés de gravures et peintures rupestres dans la partie orientale de la province de Cadix, dans le sud de l'Espagne. L'abbé était revenu depuis peu dans la demeure familiale de Clermont, dans l'Oise, quand il apprend l'attentat de Sarajevo. Il n'envisageait pas la perspective d'une guerre à l'échelle européenne, tant cela lui semblait «une folie». Avant de repartir dans le Sud-Ouest pour une nouvelle mission, il fait par précaution viser son livret militaire à la gendarmerie de Clermont, puis s'en va par le train, via Périgueux, chez sa tante Ernest Breuil à Cubjac, en Dordogne. Le 2 août, la mobilisation générale le trouve à Périgueux chez son ami Didon, hôtelier et préhistorien. De retour à Clermont où les nouvelles du front sont mauvaises, et n'étant toujours pas appelé par l'armée, il file à Paris, passe

68. Lettre d'introduction de Breuil à Daleau, citée par Martinez et Loizeau 2006, p. 57.

69. Il s'agit de la grotte de Fontarnaud, fouillée par l'abbé Joseph Labrie (Labrie, 1923 et 1928).

70. Breuil, *Autobiographie*, p. 227.

71. Roussot, 2006, p. 21.



Fig. 10. - Portrait du Dr. Gaston Lalanne.

à l'Institut de Paléontologie Humaine prendre en hâte tout ce qu'il peut emporter de ses papiers et dessins scientifiques, et part pour la Normandie avec sa soeur et son beau-frère dont les parents y résident. Le voyage, dans un wagon à bestiaux, est peu confortable. N'envisageant pas de rester là, il télégraphie à Bordeaux au Dr. Lalanne : «Voulez-vous de moi ?». La réponse est assez rapide : «Venez». L'abbé Breuil passera six mois dans la région bordelaise, le plus souvent au Bouscat auprès de Gaston Lalanne au Castel d'Andorte, mais aussi quelque temps à Bordeaux, chez Edouard Harlé.

Le Dr. Gaston Lalanne (1862-1924), médecin aliéniste (fig. 10), se passionnait aussi pour les sciences naturelles, la botanique en particulier. Originaire du Nord Médoc (il était né à Talais), il avait été éveillé à la préhistoire par Armand Meynieu (1831-1889), l'un des pionniers de ces recherches dans la région. Propriétaire à Talais, Meynieu avait activement prospecté la zone des sables et la côte du Bas-Médoc. Les silex et les bronzes qu'il avait collectés, dont certains offerts par lui au Musée de Bordeaux, incitèrent Daleau et plusieurs de ses collègues de la Société linnéenne et de la Société archéologique de Bordeaux à organiser, en avril-mai 1876, une prospection systématique le long de l'ancien littoral et des rives orientales des étangs, de Soulac à Lacanau ⁷². Un peu plus tard, Gaston Lalanne avait repris la prospection des stations du littoral, en particulier à Soulac et au Gulp à Grayan. Héritier en partie de la collection Meynieu, il n'assura malheureusement pas la publication qu'il avait envisagée, et qu'il n'a fait qu'esquisser dans de courts articles non illustrés ⁷³. Cette partie de sa collection n'est entrée que pour une part au Musée d'Aquitaine, souvent sans indication précise de provenance ; le reste a été malheureusement dispersé. Dans le cadre de ses activités profession-

nelles, le Dr. Lalanne poursuivait aussi des recherches sur les maladies mentales. Il dirigeait en effet au Bouscat, près de Bordeaux, une maison de santé, «le Castel d'Andorte», qui recevait des malades des deux sexes, de famille aisée. L'histoire de cet établissement hospitalier, fermé en 1960, nous fut contée naguère par le regretté Dr. Charon, dernier directeur de l'établissement, descendant du Dr. Lalanne et qui fut aussi président de la Société archéologique de Bordeaux. Assez tôt, Gaston Lalanne était entré en relation avec Emile Cartailhac (1845-1921) qui, de Toulouse où il résidait, a joué un rôle de premier plan dans la préhistoire du Sud-Ouest. À partir des années 1907-1908, l'intérêt de G. Lalanne s'était porté sur le Paléolithique de la région des Eyzies. Il avait entrepris la fouille de deux abris de la vallée de la petite Beune, le Cap Blanc et Laussel à Marquay (Dordogne). Pour être plus exact, il finançait les fouilles et les suivait de loin mais, pour l'exécution, il s'en remettait à son chef d'équipe local, Raymond Peyrille. Au Cap Blanc, la fouille avait mis au jour la première frise sculptée jamais découverte, et l'une des plus belles. «Je fis avec Lalanne l'excursion à mon tour et jugeai nécessaire d'y prendre les photos de nuit, de manière à obtenir les ombres et les lumières jugées les meilleures. Avec le photographe Lassalle, de Toulouse, j'y passai une nuit de nouvelle lune, le [lacune] septembre [lacune], ce qui donna les meilleurs résultats» ⁷⁴. La première étude parut sous leurs deux noms ⁷⁵. Dans l'abri de Laussel, la fouille avait mis au jour un ensemble exceptionnel de blocs sculptés de figurations humaines. La plupart d'entre eux – dont la Vénus de Laussel – ont été offerts au Musée d'Aquitaine dans les années 60 par les héritiers du docteur.

Son chef d'équipe, Peyrille, était un prospecteur avisé mais sur les fouilles, ses méthodes ne différaient guère de celles des premiers ouvriers terrassiers qui avaient entrepris, peu avant le milieu du XIXe siècle, d'exploiter les sites préhistoriques du Périgord pour le compte d'amateurs fortunés. Sur ce point, Gaston Lalanne procédait encore comme ces amateurs des générations précédentes, contrairement à François Daleau, pourtant son aîné de dix-sept ans, qui fouillait lui-même Pair-non-Pair. En son absence, Peyrille abusa de sa confiance. Il détourna et vendit à son profit deux des figures sur bloc de Laussel : un bloc sculpté d'un cheval, vendu au Dr. Max Verworm, de Bonn, un autre portant une représentation féminine dite «Vénus de Berlin», vendu au musée de cette ville, à l'instigation du Dr. Schuchhart, pour 20 000 francs, somme considérable pour

72. Daleau, 1876 ; Dulignon-Desgranges, 1877.

73. Lalanne, 1886 ; 1910.

74. Breuil, *Autobiographie*, p. 241.

75. Lalanne et Breuil, 1911.

l'époque. L'argent avait été rapidement dilapidé, mais le voleur fut emprisonné, poursuivi et condamné. Relatant la mésaventure de G. Lalanne, l'abbé Breuil en tirera bien plus tard la morale : «le Dr. Lalanne montra dans toute cette affaire et sa suite une excessive faiblesse. Peyrille était, ainsi que sa femme, de race gitane, pas mauvais homme, ferblantier de son état, et d'un admirable flair comme prospecteur et braconnier archéologique. On ne peut appliquer à un gitan la morale commune ; après tout, Lalanne aurait dû être là quand on fouillait. On aurait alors recueilli plus de faune, et je ne doute pas que beaucoup d'os travaillés aient pris le même chemin que les blocs volés. Schuchhart déclara, pour finir, que la loi allemande n'obligeait pas à la restitution pour des objets détournés «par abus de confiance». Après guerre (1919), rien n'était plus facile que de faire rentrer tout cela et les squelettes de Hauser ⁷⁶ ; mais personne n'y prit garde et ils sont alors restés à Berlin ; mais après 45, c'est plus à l'est qu'ils partirent, enlevés par les Russes» ⁷⁷.

Durant la préparation des articles parus en 1911 et 1912 sur Le Cap Blanc et Laussel, Breuil avait déjà séjourné au Castel d'Andorte, chez le Dr. Lalanne (fig. 11). C'est à lui que l'abbé, réfugié, demande l'hospitalité au début de la guerre de 1914, ne pouvant rester dans la maison familiale de l'Oise, bientôt occupée par les belligérants, ni demeurer à Paris, menacé par l'invasion (et, comme toujours, il se préoccupe de la sauvegarde de ses notes et de ses relevés). Encore faut-il arriver jusqu'à Bordeaux. «J'enquête sur les trains ; presque impossible, rien de garanti ; on peut être stoppé en rase campagne pour laisser passer, comme de juste, les trains militaires, et cela 24 ou 48 h. Pas pratique. Là-dessus, mon frère arrive en auto avec son ami «Nous allons à Trouville, voir comment cela tourne, viens avec nous, tu peux aisément de là gagner Le Havre et avoir un bateau pour Bordeaux» ⁷⁸. Dès le lendemain matin, je me rendis au Havre [...] je fus de suite à la C^{ie} Maritime pour y voir affiché que, le lendemain, le *Haïti* (venu des Antilles amener des troupes), repartirait à 4 h directement pour Bordeaux et les Antilles, sans escale. J'y retins aussitôt ma place et fus m'y installer sans plus de retard [...]. C'était un assez fort vapeur de 27 000 tonnes, avec de la place pour 300 ou 400 passagers ; nous y étions tout juste une centaine, ce qui me valut une grande cabine à trois lits pour moi tout seul. Les cales absolument vides faisaient que le navire enfonçait peu dans l'eau, excellente condition pour rouler énergiquement. [...] On ne parlait pas encore de sous-marins sérieusement et nul n'était inquiet de ce côté. [...] Le jour suivant, nous étions au large de la Charente, sans la voir. Bientôt nous entrions dans l'estuaire de la Gironde, dont la rive droite, devant laquelle on glissait sans un mouvement sensible, se déroulait devant nos yeux comme une bande de film au cinéma. A Pauillac, nous



Fig. 11. - Hugo Obermaier, le Dr. Gaston Lalanne et l'abbé Breuil au Castel d'Andorte, au Bouscat, en 1910, devant le laboratoire où ils étudiaient le mobilier des fouilles préhistoriques du Dr. Lalanne. (Album Breuil, pôle documentaire du Musée d'Archéologie Nationale, Saint-Germain-en-Laye).

avons manqué la marée, et l'on jeta l'ancre [...]. Durant la nuit, le vapeur remonta la Gironde à la marée suivante, mais je ne me réveillai qu'à quai, à Benauges, le jour déjà tout à fait levé. [...].

Un taxi me conduisit au Bouscat, où l'on me reçut à bras ouverts au Castel d'Andorte, propriété située sur la route du Médoc, à un quart d'heure de tramway de Bordeaux. Le Docteur y logeait dans une fort belle maison Louis XVI ⁷⁹, reliée à la route par une longue avenue de tilleuls taillés. Tout autour, il avait fait construire une série de chalets et autres bâtiments peu élevés servant d'asile d'aliénés ou de gens plus ou moins

76. L'homme du Moustier, néandertalien, et celui de Combe-Capelle, longtemps attribué au Paléolithique supérieur.

77. Ce dernier membre de phrase a été rajouté de la main de l'abbé Breuil sur le tapuscrit.

78. Breuil, *Autobiographie*, p. 370.

79. Œuvre de l'architecte Lhote, élève de Victor Louis.

atteints dans leurs facultés, et en abritant plusieurs centaines, les uns internés, les autres libres et pouvant même se rendre à Bordeaux. [...] je savais que j'y trouverais toujours dans l'un ou l'autre chalet non occupé, une chambre disponible.» On logea l'abbé Breuil au premier étage d'un chalet dont l'occupant habituel, médecin sous-directeur de l'établissement, venait d'être mobilisé. «J'occupai sa chambre où une petite bibliothèque montrait une assez riche collection de livres de littérature. Elle me fournit, durant les six mois qui suivirent, une diversion intellectuelle très appréciable. Une autre était l'importante collection préhistorique du Docteur, en partie à mettre en ordre, et même, pour les séries de fouilles de Dordogne déjà mentionnées, et encore en cours, pour beaucoup, à trier. Elles occupaient une longue pièce le long de l'avenue des tilleuls, à droite de la maison. Dans un autre immeuble symétrique, il y en avait aussi, avec un assez confortable bureau-bibliothèque. Dans la maison même, le bureau du Docteur, au premier, et surtout le cabinet annexe, contenaient beaucoup d'excellents livres de préhistoire. Le parc, à peu près rond, était, pour un quart, cultivé en potager avec des arbres fruitiers. La zone avoisinant la maison avait quelques petites plates-bandes de fleurs, en avant d'un large demi-cercle de grands tilleuls ; de l'autre côté de ceux-ci se trouvaient les serres, considérables, contenant beaucoup d'orchidées, soigneusement cultivées et dont les fleurs se vendaient à Bordeaux et à Paris. Une petite pièce d'eau se trouvait à côté, avec des plantes aquatiques, dont un grand pied de Lotus rose que j'ai vu fleurir plusieurs fois. Non loin de là était un arbousier qui me rappelait l'Espagne, et une petite futaie de grands arbres, des ormes surtout. De l'autre côté de la maison, c'étaient de vastes pelouses, avec des allées de tour et transversales sinueuses, encore quelques plates-bandes, et, espacés, des chênes déjà vieux. Une simple haie clôturait la propriété donnant de plusieurs côtés sur des jardins d'horticulture potagère. On était un peu à la campagne. Aussi me mis-je de suite à récolter une masse de limaçons (petits gris) que nous retrouvions avec agrément à la salle à manger»⁸⁰. Ce texte reflète l'amour des plantes et des jardins que Breuil avait manifesté dès son jeune âge. Quand il pourra enfin acquérir une petite maison de campagne à L'Isle-Adam, en région parisienne, il y fera un vrai «jardin de curé», enrichi des graines et plants rapportés de ses voyages. Au Castel d'Andorte, au temps du docteur Lalanne, l'un des jardiniers, enfant de l'Assistance publique, autodidacte, Camille Ballet⁸¹ était devenu un authentique botaniste, membre de la Société linnéenne de Bordeaux et auteur de très belles aquarelles de plantes et de fleurs. Je l'avais rencontré, très âgé mais encore actif et se rappelant fort bien «Monsieur Daleau», entre autres. Il s'occupait des serres de plantes exotiques du Castel d'Andorte, et je tiens de lui que c'est là que, pour la première fois en France, il avait réussi la fécondation de la vanille et en avait fait la surprise au Dr. Lalanne.

«Le docteur Lalanne était un homme à belle barbe noire, très affable et bon, fort instruit en toutes sortes de branches de science naturelle, spécialement la botanique, et, naturellement, les maladies mentales et certaines de leurs causes, vénériennes entre autres. En préhistoire, c'était un aimable amateur, assez instruit, du reste»⁸². L'étude complète et la publication du mobilier archéologique considérable issu des fouilles du Dr. G. Lalanne ne verront pas le jour de son vivant. Après y avoir travaillé quelques mois en 1914, pendant le temps que lui laissait l'autorité militaire, Henri Breuil renoncera à la mener jusqu'au bout. C'est à Jean Bouyssonie qu'incombera finalement la publication des fouilles de Laussel par Lalanne, parue sous leur double signature plus de vingt ans après la mort du médecin bordelais⁸³. L'avant-propos de ce travail est un chaleureux hommage de l'abbé Breuil à l'ami disparu. Cependant, tout Breuil est dans la phrase liminaire de son éloge funèbre, de ce trait fin, élégant et acéré qui caractérise tout autant les portraits qu'il trace de ses contemporains que ses inimitables relevés d'art préhistorique : «Le Dr. Lalanne a partagé sa curiosité scientifique passionnée entre toutes les branches des Sciences naturelles ; médecin et psychiatre par profession et par goût, il a dispersé les grands dons de son esprit, du reste très aimablement teinté d'humanisme, entre la Botanique, la Zoologie et la Préhistoire». Pourrait-on, mieux que dans cette phrase à la Saint-Simon, laisser percer une déception, voire une critique voilée, enveloppée de tant d'éloges pour «le bon et charmant docteur [...], son charme, son aimable et diserte conversation [...] un accueil toujours cordial et souriant» ? Bien sûr, l'abbé le reconnaît, «le temps que laissent au Dr. Lalanne ses occupations professionnelles ne lui permettait guère un travail suivi. Aussi espérait-il une plus longue vie, qui lui fut refusée ; en pleine force, il succomba, ravi à des études qu'il aimait et dans lesquelles il excellait». Dans sa notice nécrologique de Gaston Lalanne, le comte de Saint-Périer, dans un style moins élevé, n'en juge pas autrement, et le regret pointe aussi sous l'éloge : «Il avait peu publié ; trop modeste, dédaignant les places et les honneurs, il n'avait pas donné au public scientifique ce grand ouvrage sur Laussel dont il parlait souvent, qui eût été le digne couronnement de sa vie de préhistorien.» Ses soucis professionnels, ses publications médicales absorbant une grande part de son temps, «il consacrait à notre science tous les loisirs que lui laissaient ses nombreuses occupations»⁸⁴.

80. Breuil, *Autobiographie*, p. 372-374.

81. Nous ne sommes pas sûre de l'orthographe de son nom.

82. Breuil, *Autobiographie*, p. 374.

83. Lalanne et Bouyssonie, 1941-1946.

84. Saint-Périer, 1924.

En 1914, au Castel d'Andorte, auprès des Lalanne, les veillées sont paisibles et familiales. «Le soir, souvent, après dîner, nous allions au coin du feu fumer et deviser d'intéressante manière. Madame Lalanne, femme instruite et intelligente, entre deux âges, était assez dévote, et, pour une provinciale, d'idées assez ouvertes et de bonne culture littéraire et artistique. Elle causait très volontiers et lisait avec plaisir, suivant de près l'éducation de ses 4 filles : Marthe, l'aînée, Denise, la seconde, de physique très agréable, Lisette, la troisième, encore une grande fillette à cheveux bruns et yeux clairs, et la quatrième, «Miette», un petit diable pas du tout tourné vers l'étude, excepté des choses pratiques. Bien souvent, dans les six mois que je passai à Bordeaux, et pour la plus grande partie à ce foyer, je leur ai fait, le soir la lecture de poésies choisies de Le Cardonel⁸⁵, L. Mercié, voire même de pièces entières d'Edmond Rostand... D'autres jours, nous regardions ensemble les admirables illustrations, par Dulac, de contes orientaux». Mais le Castel d'Andorte abritait aussi des occupants moins paisibles. «Comme asile d'aliénés à divers degrés, on entendait parfois les cris des agités, mais d'autres, libres, circulaient à leur gré ; on me présenta à certains [...]. Les dessins d'aliénés à divers degrés intéressaient vivement le Dr. Lalanne. Il me montra la photo de ceux exécutés sur les enduits de plâtre d'un de ses cloîtres à cours fermées où étaient internés des déments trop accentués. L'un d'eux, qui ne parlait plus et était presque retombé au niveau de la brute, en était l'auteur. Se promenant à grands pas, le long d'un des panneaux, il ramassait un caillou pointu, et sans s'arrêter, donnait une estafilade au plâtre, puis, lorsqu'il repassait, une autre, jusqu'à réaliser des figures animales, un peu raides, à la façon des dessins égyptiens, mais d'un certain réalisme. Quand il se sentait observé, il s'interrompait. Enfant, il avait manifesté assez de goût pour le dessin animalier, mais d'un tout autre style, celui des enfants assez doués.» Une pensionnaire anglaise, lors de crises, devenait artiste et peignait des tableaux avec du dentifrice et «mille autres choses»⁸⁶. On se doute que l'observation de ces expressions artistiques spontanées ou automatiques a dû alimenter les réflexions du Dr. Lalanne et de l'abbé Breuil sur l'art préhistorique et l'art brut.

Breuil à Bordeaux chez Edouard Harlé

L'autorité militaire, à laquelle il s'était réglementairement présenté à son arrivée à Bordeaux, enjoint enfin à Henri Breuil de se présenter à la caserne de Talence pour être incorporé dans la section des secrétaires. Il n'est en effet que simple auxiliaire ; «au temps des conseils de révision, j'avais été deux fois ajourné, et, la 3e fois, classé service auxiliaire comme faible de constitution, et, de ce temps, les auxiliaires ne faisaient aucun service effectif en temps de paix. On m'habilla de l'uniforme bleu à pantalon rouge et képi, on me donna un ceinturon et un



Fig. 12. - L'abbé Breuil en uniforme à Bordeaux lors de sa première mobilisation en 1914. (Album Breuil, pôle documentaire du Musée d'Archéologie Nationale, Saint-Germain-en-Laye).

sabre bayonnette série Z (1875) (fig. 12) ; [...] toute la journée se passait à la caserne [...]. J'ai donc connu la corvée de patates, celle du balayage des feuilles mortes dans la cour ; je reçus une gamelle et un quart ; [...] le plus clair du temps se passait à ne rien faire que tuer le temps en causant ou en jouant aux dames sur un échiquier de papier de ma fabrication»⁸⁷. Le capitaine de recrutement autorise les auxiliaires à coucher en ville, pourvu qu'on ne les trouve pas dans les rues après 8 heures du soir. Dès son arrivée à Bordeaux, l'un des premiers soins de l'abbé Breuil avait été de rendre visite à son ami Harlé. «Il me causa des travaux sur les dunes des Landes qu'il allait imprimer, de mille autres choses, et m'invita, si cela me rendait service, en cas de mobilisation à Bordeaux, à descendre chez lui». Breuil rentrera donc chaque soir dormir chez Edouard Harlé. Il occupe la chambre d'un de ses fils, tous trois mobilisés.

85. Breuil avait connu à Saint-Sulpice ce poète chrétien, alors en pleine hésitation entre plusieurs ordres monastiques. Il appréciait assez ses œuvres, tout en considérant leur auteur comme un peu déséquilibré.

86. Breuil, *Autobiographie*, p. 374-376.

87. Breuil, *Autobiographie*, p. 376.



Fig. 13.- Portrait d'Edouard Harlé.

Edouard Harlé (1850-1922) (fig. 13), polytechnicien (promotion 1869), ingénieur issu de l'École supérieure des Ponts et Chaussées, était l'un de ces «Xponts» qui ont joué en France un rôle capital dans le domaine des transports ferroviaires, lors de la révolution industrielle de la seconde moitié du XIXe siècle. Ingénieur en chef à la Compagnie des chemins de fer du Midi, on lui doit un certain nombre d'ouvrages d'art du réseau, en particulier sur les lignes que la compagnie ouvrait vers Tarbes, Lourdes et les stations des Pyrénées. Il avait eu à reconstruire une bonne part des ponts emportés par la crue historique de 1875. À 28 ans, il avait établi le projet de construction de l'observatoire du Pic du Midi, promu par le général de Nansouty, financé par une souscription publique et édifié entre 1878 et 1881. Par ailleurs c'était, selon les propres termes de Breuil, un «distingué paléontologiste». Dans la bataille de l'Aurignacien, sa contribution avait eu son importance. Sa fouille et son étude de la faune de l'abri Tarté, en Haute-Garonne, associée à «l'industrie du faciès d'Aurignac», l'avait montrée «plus riche en pachydermes, grand ours et hyène que les gisements solutréens et magdaléniens», suggérant que cette industrie devait être plus ancienne. L'argument avait convaincu Cartailhac et contribué à la victoire du jeune abbé Breuil dans cette fameuse controverse. Le brillant ingénieur avait terminé sa carrière à la Compagnie du Midi dans un poste de direction et s'était établi à Bordeaux. Ayant épousé une bordelaise de la famille Brizard et Roger, descendante directe de Marie Brizard, il était parent par alliance de François Daleau. Ses travaux scientifiques en paléontologie ont porté surtout sur les faunes quaternaires de l'Espagne, du Portugal et du sud-ouest de la France. Pour Daleau, il avait étudié la faune de la grotte des Fées à Marcamps et Pair-non-Pair plus particulièrement l'antilope saïga et les spermophiles. Avec un de ses fils, Jacques, il avait réalisé une étude des dunes de Gascogne. Il avait aussi publié des restes d'Eléphants fossiles du Gurp, de Cubzac et de

Martignas en Gironde et de Magescq dans les Landes et formé d'importantes collections d'ossements d'animaux quaternaires. Membre de l'Académie de Bordeaux, régionaliste convaincu, il était partisan de la création de grands musées de province, «les objets locaux ne présentant tout leur intérêt que dans un musée local», une opinion partagée par François Daleau. Aussi a-t-il légué ses collections au Muséum de Bordeaux et ses livres à la Faculté des Sciences et à la Bibliothèque municipale.

Chargé en 1881 par Cartailhac d'aller examiner la crédibilité des peintures pariétales d'Altamira, Harlé s'était ainsi trouvé impliqué dans l'autre question qui - avec celle de l'Aurignacien - dominait alors les débats dans le champ de la préhistoire paléolithique : l'authenticité et l'âge réel de «l'art des cavernes». Son rapport, solidement argumenté, aboutissait à des conclusions franchement défavorables à l'attribution d'un âge paléolithique aux peintures d'Altamira. Il notait d'abord que, la grotte étant obscure, aucun dessin n'aurait pu être fait «sans le secours d'une lumière artificielle» ; or le plafond ne présentait aucune trace de noir de fumée. «Pourquoi les dessins auraient-ils subsisté alors que toute trace de la fumée des foyers a disparu ? [...] On doit conclure pour tous ces dessins [...] qu'ils datent d'une époque où l'éclairage était très-perfectionné»⁸⁸. Ensuite, «presque partout, la peinture peut s'enlever facilement avec le doigt»⁸⁹. Parmi d'autres observations, toutes contraires à l'attribution à l'homme préhistorique des peintures d'Altamira, l'une d'elles peut surprendre, venant d'un paléontologiste : «Les boeufs, étant munis d'une bosse, devraient avoir tous les caractères de l'aurochs. Ils présentent au contraire de nombreuses et importantes différences, non-seulement avec l'aurochs, mais aussi entre eux. [...] l'auteur des peintures [...] n'a donc jamais vu d'aurochs.» (*ibid.*). Le «distingué paléontologiste» aurait-il pris les bisons pour des aurochs ?

C'est en Dordogne que l'abbé Breuil avait rencontré Harlé qui «de loin en loin, venait de Bordeaux avec l'un ou l'autre de ses fils, prendre aux Eyzies quelques jours de repos et d'excursions.» Il «descendait alors à l'Hôtel de la Gare (Cro-Magnon) où je devais, quelque jour, lier avec lui d'excellents et durables rapports.» Bien que Breuil et Cartailhac, en 1901, aient infirmé les conclusions de Harlé en établissant l'authenticité des peintures et gravures pariétales d'Altamira, ils ne se brouillèrent point pour autant. Breuil eut «l'occasion de fréquenter assez Ed. Harlé [...] qui voulut bien [l'] initier à divers menus caractères d'espèces délicates à reconnaître, comme le Renard

88. Harlé, 1881, p. 280.

89. Harlé, 1881, p. 281. Cet argument fallacieux sera repris bien plus tard pour contester l'authenticité d'autres grottes ornées. On se souvient du geste d'André Breton à Rouffignac.

polaire, le castor, le porc-épic, le boeuf musqué, etc. C'était lui qui déterminait les ossements de nos petites fouilles et de celles de Bourrinet aux deux sites de Teyjat. J'eus bientôt avec E. Harlé, à l'occasion de la tournure de plus en plus espagnole de ma carrière après 1906, des éléments communs de curiosité plus nombreux⁹⁰. De ces «maint petits trucs qu'il avait découverts pour distinguer certaines espèces voisines [...] il m'arriva de m'en servir devant Boule⁹¹, étonné que je les connaisse, car s'il les savait, il se gardait bien de les dire à ses élèves. Boule détestait Harlé. Il n'a formé personne !». Les leçons de Harlé seront encore utiles à Breuil dans un tout autre domaine. En 1916, en mission dans l'extrême sud de l'Espagne pour des prospections archéologiques et des relevés d'art rupestre, l'abbé était tombé de cheval en descendant trop vite pour ramasser «un biface abbevillien», et s'était fait très mal au genou. Conséquence de cette chute, son articulation se bloquait, ce qui le gênait beaucoup pour se mettre en selle. Il se souvint que Harlé lui avait montré «un humérus d'Hyène dont l'articulation avec le cubitus avait été détruite et s'était resculptée par l'usage du membre.» Contre l'avis du spécialiste qui lui recommandait de marcher très peu, l'abbé continua donc ses activités ; au bout de plusieurs mois, la gêne fonctionnelle avait totalement disparu⁹².

Retour au Castel d'Andorte

A la caserne, l'abbé Breuil est «mis à la disposition de l'officier qui me demanda de faire des fiches nominatives [...]. Au bout d'une semaine, moi et plusieurs autres furent retournés à la section pour écriture déficiente. Nous étions une fournée d'imprimeurs et professeurs, qui n'écrivaient pas nécessairement très bien. Le Dr. Lalanne m'avait proposé de me demander comme infirmier pour l'hôpital temporaire installé dans une partie de ses locaux, et j'y consentis volontiers, mais une quinzaine fut nécessaire à la mutation, et ce fut la vie déjà décrite de Talence. [...] Depuis que j'étais à Bordeaux, du samedi soir au lundi matin, je continuais d'aller au Bouscat et j'y disais la messe le dimanche. Mais je devais me lever très tôt et l'hiver se marquait. Une fois rattaché à la Cie d'infirmiers, c'était un long trajet, en grande partie à pied, que de gagner leur cantonnement. [...] Peu après je fus affecté à l'hôpital temporaire du Castel d'Andorte, chez le Dr. Lalanne. Durant les premiers jours que j'y avais passés comme ami, j'avais vu l'arrivée d'un petit groupe d'une quinzaine de blessés de la Marne [...]. Comme j'étais infirmier, on me logea dans une chambrette contiguë au dortoir des blessés, qui du reste, commençaient à se remettre, afin qu'ils ne fassent pas de «blagues». Contrairement à ce que je supposais, je n'eus aucune part au côté médical de l'hôpital, réservé aux Dames de la Croix-Rouge ; je servais à table les blessés, je lavais la vaisselle [...]. Le matin, je disais la messe

à la petite chapelle et Mme Lalanne y répondait. Parfois j'eus à accomplir des actes d'aumônerie : confesser un malade à esprit relativement sain, un soldat qui allait se marier⁹³.

«Durant ce séjour, je continuai à trier et classer les collections, y découvrant deux objets remarquables, l'un de Cap-Blanc (Mgd. III)⁹⁴ : un contour découpé (par retouche), en silex, figurant un Renne, classé avec les coches-perçoirs complexes par le Dr. Lalanne. Plus tard, l'abbé J. Bouyssonie le redécouvrit et, ignorant que je l'avais vu le premier, le publia. L'autre pièce fut trouvée dans une série de l'Aurignacien inférieur de Laussel (niveau châtelperron) et était le gland, sculpté en ronde-bosse, d'un phallus brisé en calcaire. Je fus aidé durant quelques semaines par Miles Burkitt qui put venir me rejoindre, et pour lequel ce fut une bonne opportunité de se perfectionner dans la connaissance des silex du Paléolithique supérieur. Durant cette période, je ne sais si ce fut avant ou après ma mobilisation, je retournai voir François Daleau à Bourg s/ Gironde et revis sa collection, prenant note de la signification de ses marques compliquées sur les objets. L'hiver se passa ainsi [...]. Je fus une fois visiter ma grand'tante Edmond Breuil à l'Ecole de Gascogne à [lacune], installée dans une magnifique propriété, de ce luxe excessif qui fleurit au Second Empire : une sorte de palais, dominant une vaste pièce d'eau et un large parc aux arbres magnifiques d'essences exotiques. Il y avait près du lac des grottes en rocaïlle avec des surprises d'eau jaillissante pour faire crier les dames en tournant une clef cachée. On ne savait vraiment, alors, à quoi dépenser son argent⁹⁵.

Un événement imprévu met fin à cette vie tranquille. Fin février, l'abbé Breuil est convoqué pour apprendre qu'il est démobilisé et doit rendre ses effets militaires. «J'en fus surpris et un peu peiné, car je m'étais fait là une existence utile au milieu de bons amis.» Il doit encore passer une visite médicale qui le maintient dans son statut d'auxiliaire, pour surdité accentuée de l'oreille gauche. «J'étais libre, provisoirement.

90. Breuil, *Autobiographie*, p. 195.

91. Marcellin Boule, paléontologiste et anthropologue, était le directeur de l'Institut de Paléontologie Humaine, et donc pendant des années le supérieur hiérarchique de Breuil. Les deux hommes ne parvinrent jamais à s'entendre. L'abbé se plaint d'avoir été, par jalousie, harcelé sans cesse, humilié et même injurié par lui.

92. Breuil, *Autobiographie*, p. 419.

93. Breuil, *Autobiographie*, p. 377-378.

94. Magdalénien III.

95. Breuil, *Autobiographie*, p. 379. Nous ignorons où se trouvait cette trop luxueuse propriété, sans doute assez proche de Bordeaux car l'abbé, mobilisé, ne pouvait quitter longtemps son poste.

Ma classe d'auxiliaires n'avait pas encore été appelée ⁹⁶ et je n'avais été mobilisé que comme réfugié des pays envahis. Mon tour reviendrait. Après avoir remercié du fond du cœur les Lalanne et les Harlé qui m'avaient traité comme un des leurs pendant six mois, je retournai à Paris» ⁹⁷. Provisoirement libéré, l'abbé reprend ses missions de prospections et relevés d'art schématique en Espagne. Début juillet 1915, il revient en France et en Dordogne chez Pierre Paris au château de Beyssac d'où il explore systématiquement les cavités des vallées des deux Beunes. La suite est encore plus mouvementée. Mobilisé pour la deuxième fois de septembre 1915 à avril 1916, à l'Ecole Militaire, à Paris, section des secrétaires, il obtient une permission pour aller faire des conférences à Madrid. Il séjournera en Espagne jusqu'en juillet 1918, attaché au bureau naval de l'Ambassade de France, chargé d'opérations de contre-espionnage, tantôt au service du chiffre, tantôt pour des missions spéciales : surveillance des sous-marins allemands venant avitailler dans des ports espagnols (pourtant neutres en principe) voire transport clandestin d'explosifs. Mais ceci est une autre histoire ⁹⁸...

Mobilisé pour la troisième fois en juillet 1918, Henri Breuil reprend le train pour la France «non sans rendre visite au passage, à Bordeaux, à mes amis Lalanne, du Bouscat, et Harlé,

de Bordeaux même. Le Dr Lalanne avait malheureusement été frappé d'une petite attaque et en gardait quelque paralysie d'une main et un moral un peu atteint, et Harlé avait eu deux fils sur trois tués à la guerre, dont celui qui, avec lui, avait travaillé aux recherches sur les dunes. C'était donc une ambiance de tristesse que je rencontrai là, mais non dénuée de courage» ⁹⁹.

Edouard Harlé disparaîtra le premier en 1922, Gaston Lalanne peu après en 1924, François Daleau un peu plus tard en 1927. Aucun ne sera plus là pour accueillir Breuil, lorsqu'en 1939 le début de la deuxième guerre mondiale le ramènera pour un temps à Bordeaux. Ainsi se terminait pour l'abbé une période riche de découvertes et de rencontres avec des figures marquantes de la préhistoire de l'époque, en Gironde et dans les Landes.

96. Rappelons qu'il avait alors 37 ans.

97. Breuil, *Autobiographie*, p. 379.

98. Roussot-Larroque, 2011.

99. Breuil, *Autobiographie*, p. 484.

Bibliographie

- Breuil H. (1905) – La dégénérescence de figures d'animaux en motifs ornementaux à l'âge du Renne. *C. R. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 105-120.
- Breuil L'abbé (1906a) – Essai de stratigraphie des dépôts de l'âge du Renne. *Congrès Préhistorique de France*, 1ère session, Périgueux, p. 74-80.
- Breuil L'abbé (1906b) – L'Evolution de la peinture et de la gravure sur murailles dans les cavernes ornées de l'âge du Renne. *Congrès Préhistorique de France*, 1ère session, Périgueux, p. 107-111.
- Breuil abbé (1906c) – L'Evolution de l'art pariétal des cavernes de l'âge du Renne. *Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistorique*, Monaco, 13e session, p. 367-386.
- Breuil L'abbé H. (1906d) – L'âge des peintures d'Altamira. À propos d'un article récent. *Revue préhistorique*, 1, t. à p. non paginé.
- Breuil H. (1907) – La question aurignacienne. Etude critique de stratigraphie comparée. *Revue préhistorique*, 2, p. 173-219.
- Breuil l'abbé H. (1911) – Observations sur les gravures sur os problématiques trouvées à Rivière (Landes). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 8, p. 665-666.
- Breuil H. (1912) – Les subdivisions du Paléolithique supérieur et leur signification. *Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistorique*, 14e session, Genève, p. 165-238.
- Breuil abbé H. (1936) – Discours du Président entrant. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 33, p. 55-67.
- Breuil, abbé H. (1941-1946) – Avant-propos. In : Dr. G. Lalanne et le chanoine J. Bouyssonie : Le gisement paléolithique de Laussel. Fouilles du Dr. Lalanne. *L'Anthropologie*, 50, p. 1-3.
- Breuil abbé H. (1952) – *Quatre cents siècles d'art pariétal. Les cavernes ornées de l'âge du Renne*. Montignac, Centre d'études et de documentation préhistoriques.
- Breuil abbé H. (1957) – [Réponse aux discours prononcés lors de la cérémonie du 25 juin 1957, en l'honneur de ses 80 ans]. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 54, p. 488-492.
- Breuil abbé H. – *Autobiographie*, manuscrit dactylographié. Archives Breuil, Musée d'Archéologie Nationale.
- Breuil H., Dubalen P. (1901) – Fouilles d'un abri à Sordes en 1900. *Revue de l'Ecole d'Anthropologie de Paris*, 10, p. 251-268.
- Capitan L. (1901) – Ecole d'Anthropologie de Paris. Cours d'Anthropologie Préhistorique. L'Anthropologie préhistorique à l'exposition de 1900. *Revue de l'Ecole d'Anthropologie de Paris*, 10, p. 246-273.
- Cartailhac E. (1902) – Les cavernes ornées de dessins. La grotte d'Altamira (Espagne) : Mea culpa d'un sceptique. *L'Anthropologie*, 13, p. 348-354.
- Cartailhac E. (1902) – Notes sur Altamira. *L'Anthropologie*, 13, 1902, p. 549.
- Cheyrier A., Breuil abbé H., avec le concours de Miss Boyle et de Mlle Doize (1963) – *La caverne de Pair-non-Pair (Gironde). Fouilles de François Daleau*. Bordeaux, Société Archéologique de Bordeaux (Documents d'Aquitaine, II).
- Chiron L. (1889) – [communication sans titre sur la grotte Chabot, 6 avril 1889], *Société d'anthropologie de Lyon*, VIII, p. 96.
- Chiron L. (1890) – [communication sans titre sur la grotte Chabot], *Académie du Vaucluse*, IX, p. 344.
- Chiron L. (1893) – La grotte Chabot. *Revue historique, archéologique, littéraire et pittoresque du Vivarais*, 15 octobre 1893, p. 17.
- Daleau F. (1876) – Notice sur les stations préhistoriques de l'étang de Lacanau (arrondissement de Bordeaux, Gironde). *Exposition internationale des Sciences anthropologiques, Paris, 1876*, p. 351-354.
- Daleau F. (1881) – La grotte de Pair-non-Pair, commune de Marcamps (Gironde). *Congrès de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences*, 10e session, Alger, p. 755.
- Daleau F. (1896) – Les gravures sur rocher de la caverne de Pair-non-Pair (Gironde). *Société Archéologique de Bordeaux*, 21, p. 235-250, 6 pl. h.-t.
- Delluc B. et G. (2006) – Une grotte ornée. In : Lenoir *et al.*, p. 23-46.
- Dubalen P. (1881) – Les abris sous roche de Brassempouy (Chalosse, Landes). *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*. 17e année, 2e série, t. XII, p. 284-287, pl. IX.
- Dubalen P. (1912) – À propos des gravures de la grotte de Rivière (Landes). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 9, p. 158-159.
- Dulignon-Desgranges M. (1876) – Stations préhistoriques du Bas-Médoc. *Société archéologique de Bordeaux*, III, octobre 1876, p. 143-150 et pl. XXIX et XXX.
- Féaux M. (1896) – Excursion à la grotte de La Mouthe près Les Eyzies. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 23, 1896, p. 335-346.
- Ferrier J. (1938) – *La Préhistoire en Gironde*. Le Mans, Monnoyer.
- Harlé E. (1881) – La grotte d'Altamira (Espagne). *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'Homme*, 16, p. 275-283, 1 pl. h.-t.
- Labarre N. (1997) – Les archives Breuil et l'autobiographie. *Antiquités Nationales*, 29, p. 13-20.
- Labrie abbé J. (1923) – Les cavernes et abris préhistoriques de l'Entre-deux-Mers (Gironde). *AFAS*, 47e session, Bordeaux p. 657-663.
- Labrie abbé J. (1928) – La caverne préhistorique de Fontarnaud à Lugasson (Gironde). *Revue historique de Bordeaux*, p. 102-113.
- Lacoue-Labarthe M.-F. (2006) – La Société Archéologique de Bordeaux, la Préhistoire et la grotte ornée de Pair-non-Pair. In: Lenoir *et al.*, p. XIII-XVI.
- Lalanne G. (1886) – L'homme préhistorique dans le Bas-Médoc. *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest*, III, p. 97-141.
- Lalanne G. (1910) – Constitution géologique du littoral océanique du Bas-Médoc dans ses rapports avec la présence de l'Homme préhistorique. *Bulletin de la Société de Géographie de Bordeaux*, séance du 7 mars 1910, p. 3-20.
- Lalanne Dr. (1911) – Découverte d'un bas-relief à représentation humaine dans les fouilles de Laussel. *L'Anthropologie*, 22, p. 257-260.
- Lalanne Dr. (1912) – Bas-reliefs à figurations humaines de l'abri sous roche de Laussel (Dordogne). *L'Anthropologie*, 23, p. 129-148.
- Lalanne Dr. G., Bouyssonie le chanoine J. (1941-46) – Le gisement paléolithique de Laussel. Fouilles du Docteur Lalanne. *L'Anthropologie*, 50, p. 1-164.

- Lalanne Dr. G., Breuil H. (1911) – L'abri sculpté du Cap-Blanc à Laussel (Dordogne). *L'Anthropologie*, 22, p. 385-402.
- Lartet L., Chaplan-Duparc comte de (1874) – Sur une sépulture des anciens troglodytes des Pyrénées. *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'Homme*, 9e vol., 2e série, p. 101-167.
- Lenoir M., Roussot A., Delluc B. et G., Martinez M., Loizeau S., Memoire N. (2006) – *La grotte de Pair-non-Pair, à Prignac-et-Marcamps (Gironde)*. Co-édition Société archéologique de Bordeaux et Conseil général de la Gironde (Mémoires, vol. 5).
- Martinez M., Loizeau S. (2006) – Estampages, moulages et photographies. Historique des premiers essais de relevés scientifiques en art pariétal. In: Lenoir *et al.*, p. 47-60.
- Mortillet G. de (1892) - Sépultures nouvellement découvertes aux Baoussé-Roussé. *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, 4e série, 3, p. 442-450.
- Mortillet G. de (1898) - Grottes ornées de gravures et de peintures. *Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris*, 8, p. 20-27.
- Piette E. (1895) – La station de Brassempouy et les statuettes humaines de la période glyptique. *L'Anthropologie*, 6, p. 129-151.
- Piette E. (1907) – *L'Art pendant l'âge du Renne*. Paris, Masson.
- Rivière Dr. (1872) – Les fouilles des grottes de Baoussé-Roussé, dites grottes de Menton. *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, 7, p. 584-589.
- Rivière E. (1895) – Sur la grotte de La Mouthe (Dordogne). *AFAS*, 24e session, Bordeaux, 1895, séance du 9 août 1895, p. 313-314.
- Rivière E. (1896a) - *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 23, procès-verbaux des séances, 6 août 1896, p. 323-324.
- Rivière E. (1896b) – Spélaeologie. – La grotte de La Mouthe. Note de M. E. Rivière (extrait). *Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences. Mémoires lus*. 6 octobre 1896, p. 543-555.
- Rivière E. (1897) – Les gravures sur roche de la grotte de la Mouthe (Dordogne). *Comptes-rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences*, 5 avril 1897, t. à p., 4 p.
- Rivière E. (1901) – Les dessins gravés et peints de la grotte de la Mouthe. *Revue scientifique*, p. 492-498.
- Rivière E. (1903) – Les parois gravées et peintes de la grotte de la Mouthe. *L'Homme préhistorique*, p. 277-280.
- Rivière E. (1909) – Note sur l'ordre chronologique véritable des six premières découvertes de grottes à gravures et à peintures. *Bulletin de la Société Préhistorique de France*, 6, p. 376-380.
- Roussot A. (1972-73) – La découverte des gravures de Pair-non-Pair d'après les notes de François Daleau. *Cahiers du Vitreais*, 1, n° 3, p. 5-7 ; n° 4, p. 15-17 ; 2, n° 6, p. 22-24.
- Roussot A. (2006) – François Daleau et la saga de Pair-non-Pair. In: Lenoir *et al.*, p. 7-22.
- Roussot-Larroque J. (2011) – – L'abbé Breuil, «pape de la Préhistoire» (1877-1961). *Le Mois scientifique d'Aquitaine*, n° 323/324, nov./déc. 2911, 6 p.
- Saint-Périer R. de (1924) – Nécrologie. Le Dr Lalanne. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 21, p. 273.
- Sautuola Marcelino S. de (1880) – *Breves apuntes sobre algunos objetos prehistoricos de la provincia de Santander*. Madrid, librairie Murillo, 27 p., 4 pl.